

BAGUETTE MAGIQUE

UN MAGAZINE A LA CASTE' !
conçu et réalisé par un groupe des femmes qui habitent à la Castellane

4

Recettes

Découvertes

Points de vue insolites

Le 25

Un collège pas comme
les autres

La honte de la Segpa

La liberté

... et des quartiers

Il était une fois...
... une histoire d'obstacles!

Rédaction

Dossier Provence

Taou à Manuelle

Permis / Pas permis

Les préjugés

Edito

Cui Cui

Lettre de réclamation
à une agence de voyage

Un chantier du fait main

MAI 2017

ISSN 2428-6656

EDITO

Voici donc le 4e numéro de la Baguette Magique, dont le thème est "Surmonter les obstacles, franchir les frontières, casser les barrières." Des barrières, nous en avons tous, beaucoup et partout... Sur nos chemins, dans la ville, dans notre quotidien, mais aussi à l'intérieur de nous-mêmes.

Ce journal artisanal, ourdi par une dizaine de femmes, est un objet concret qui se définit désormais par un style graphique bien reconnaissable (fait main), un noyau de rédaction, un public fidèle, des collaborateurs réguliers, une fréquence de parution (annuelle).

Pourtant, la Baguette Magique n'est pas qu'un magazine. Son champ d'action s'étend bien au-delà de ses pages. C'est tout un projet humain, artistique et social. C'est l'histoire d'un simple atelier à destination des enfants et de leurs parents qui, au fil des années, se transforme, évolue puis renverse les choses. C'est l'histoire d'un groupe d'habitantes de la Castellane, surtout des mères de famille, qui, de "public", se retrouvent porteuses d'un projet de plus en plus articulé. C'est un espace de rencontre et de convivialité, un lieu de discussion et parfois de conflit, une dynamique vers l'extérieur aussi, qui implique des centaines de personnes de la Castellane et d'ailleurs.

Portée par cet élan, la Baguette Magique collabore désormais avec des professeurs, anime des ateliers pour enfants, tisse des liens avec d'autres associations de la Castellane ou des alentours, imagine une fabrique à jeux invitant les parents à s'impliquer dans les écoles du quartier, lance un « chantier du fait main » qui valorise les savoir-faire de ses participantes, contribue enfin à la mise en lumière des richesses patrimoniales des quartiers nord.

Loin d'être un objet fini, ce numéro se veut un aperçu, à l'heure où nous le publions, de l'ensemble de ces projets en cours. La plupart se poursuivront au-delà de cette année; d'autres se sont clos, comme celui autour de la Provence initié par le foyer socio-éducatif du collège Henri-Barnier, qui nécessitait bien, par l'ampleur de l'investissement qu'il a suscité, un cahier à part.

À travers ce journal, nous remercions les équipes enseignantes qui ont fait preuve d'ouverture d'esprit en nous permettant l'accès à leurs lieux malgré les restrictions de l'état d'urgence. En continuant à joindre nos forces, nos compétences et notre expérience, nous espérons parvenir à surmonter de mieux en mieux les obstacles, qu'ils soient internes ou externes. À commencer par cette Baguette Magique, qui est un défi en soi.

Son accouchement aujourd'hui est pour nous une grande satisfaction.

3.2.1.

Mon principal obstacle, c'est moi-même.
Samia

On ne peut pas obliger les gens à aimer mais on doit les obliger à respecter.

Qui veut apprendre doit rester éveillé toute la nuit.

Une frontière, c'est quelque chose que tu te crées toi-même.
Chafia

Un obstacle me donne plutôt envie de me battre, me réveille. Quand il me réveille, c'est dans cet impact que je trouve l'énergie pour sauter, contourner, construire.
Francesca

Écrire c'est vivre !

J'ai retrouvé mes vieux cahiers
De l'horreur ils témoignaient
L'encre a gravé le passé,
Lors d'un présent blessé
En les relisant je souris,
Parce que c'est bien fini
Avec espoir vers l'avenir
Je continue à écrire,
Déroulant le fil de nœuds
Qui persistent en mon âme
Je libère peu à peu
L'enfant, la femme, la flamme

Safya dla Duch'
Blogueuse, habitante de la Duchère,
quartier populaire de Lyon 9e.

Malgré son nom, ce n'est pas magique !

À l'intérieur du groupe, comme dans n'importe quel groupe, il y a des « grandes gueules », des timides, il y a ceux qui n'écoutent pas, ceux qui te coupent la parole ou crient, des rapides, des plus lents, ceux qui ont l'esprit créatif.

J'ai une personnalité calme, sage, plutôt introvertie, j'aimerais travailler avec des gens qui me laissent le temps de m'exprimer jusqu'à la fin de mon idée. C'est déjà difficile de s'exprimer en groupe, mais encore plus dans une langue qui n'est pas la sienne. Ici, nous avons chacune une langue maternelle différente : certaines d'entre nous parlent arabe, d'autres kabyle ou italien...

Le français est la langue qui nous relie. Mais le fait de ne pas la maîtriser complètement donne lieu à des incompréhensions. Dans la vie quotidienne, tu peux choisir : si une situation ne te convient pas, tu l'évites. Là, nous avons des envies personnelles et des intérêts communs forts, plus forts que l'inconfort de cette situation, et qui nous font revenir.

Ça fait trois ans que je supporte mais je reviens, car j'aime le travail qu'on fait ici !

Les personnes qui ne parlent pas beaucoup ou sont timides ont peu de mots dans la bouche mais beaucoup d'idées dans la tête ; elles peuvent s'exprimer différemment, par des travaux créatifs, par le corps... Dans la société, il n'y a pas non plus beaucoup d'espace d'expression.

Un jour, nous avons suivi une formation dans laquelle nous avons fait des jeux de rôle, des exercices de théâtre pour sortir de notre rôle habituel. J'ai pris celui d'un meneur, je suis sortie de mon corps et ça m'a fait du bien !

Et le plus étonnant, c'est que ça m'a été facile ! Mais pour autant, je n'ai pas envie de changer ma personnalité : j'aime la façon dont je me comporte, je n'aurais pas envie d'être différente pour faire plaisir aux autres, je voudrais juste qu'on me respecte telle que je suis.

Nos familles voient le projet Baguette magique d'un œil positif. On montre ce qu'on fait à nos maris, à nos frères... « Je le montre à mes enfants et ce sont eux qui me le lisent et le commentent ! » rit Fadila. « On l'envoie à nos familles en Algérie, en Espagne, en Italie et même à Abu Dhabi » ajoute Hayette. Il est arrivé que des gens nous reconnaissent dans la rue, dans les magasins ou dans le train : « Eh, vous êtes de la Baguette Magique ! » Ça a donné envie à certaines de nous rejoindre... mais à aucun homme jusqu'à maintenant !

Soraya

Certaines barrières ne pourront à mon sens être franchies.

La mixité sociale pourrait nous y aider... surtout au sein de nos établissements scolaires et du système éducatif en général.

Les inégalités de salaire, de mobilité ou d'accès au logement, la reconnaissance de la citoyenneté... sont une multitude de difficultés pour nous, habitants de tous ces quartiers périphériques. Mais les politiques et leurs intervenants ne comprennent toujours pas l'enjeu d'abolir ces barrières.

Indignez-vous!
comme disait Stéphane Hessel.

Zohra Mraïhi

Lettre de réclamation à une agence de voyage



Chère Madame la directrice,
cher monsieur le directeur de l'agence Air Algérie,

Je vous écris pour vous faire part d'une question qui tourne souvent dans ma tête avant de dormir : de quel droit augmentez-vous les prix des billets d'avion pendant la période des vacances ? D'ailleurs, j'en profite pour vous poser une autre question, toute aussi importante : pourquoi les billets pour l'Algérie sont-ils aussi chers pour une durée de vol aussi courte, y compris hors saison ? Pour aller de Nice à Los Angeles ou de Marseille à New York, l'aller-retour coûte 650 € en plein mois de mars, alors qu'à la même période, un billet pour l'Algérie coûte 380 €, voire plus, pour seulement une heure de vol ! L'Algérie, c'est juste à côté. Une fois, pour faire Marseille-Bejaïa, le vol a duré 45 minutes. C'est le temps que je mets pour aller de la cité de La Castellane au métro Bougainville en bus...

Selon l'INSEE, il y a plus d'un million de personnes d'origine algérienne en France. Vous imaginez le nombre de retours au pays que cela fait chaque année ? C'est certain que nous représentons une manne d'argent. Je comprends bien que vous augmentiez les prix au moment des vacances car il y a plus de demandes. Le business, c'est votre travail. Vous êtes une agence privée alors vous souhaitez gagner le plus d'argent possible. Sauf que nous, nous rentrons au pays pour voir la famille. Le pays, la famille, c'est quelque chose qui nous manque. Rentrer, il faut qu'on le fasse, car on a l'amour de la famille, l'amour du pays : on maintient les relations. Si vous baissiez les prix, davantage de gens rentreraient au pays ou s'y rendraient plus souvent. Donc ne vous inquiétez pas, vous continueriez à gagner autant d'argent ! Le pire, c'est de penser que si l'Algérie était une destination touristique comme la Tunisie ou le Maroc, alors les prix baisseraient pour attirer les gens. Cette hiérarchie entre touristes et immigrés est détestable.

Vous ne baissez pas les prix pour nous car vous savez bien que nous viendrons de toute façon, par amour en quelque sorte. Pour le moment, vous nous mettez des pierres dans les chaussures ! Parmi les gens qui prennent l'avion pour l'Algérie, il y a des riches et des pauvres. Je ne comprends pas pourquoi tout le monde paie la même chose. Le prix du billet d'avion devrait être fixé en fonction du revenu. Et même s'il y a des riches et des pauvres, je peux vous dire qu'il y a surtout beaucoup de personnes, parmi les immigrés, qui ne gagnent pas beaucoup d'argent. Pour rentrer en Algérie, il y a des familles qui économisent toute l'année, qui se privent. Il y en a d'autres qui ne rentrent qu'une année sur deux. Mais s'il y a une urgence, comment fait-on ? Il est vrai que prendre le bateau, c'est moins cher. Enfin... Ce n'est vrai qu'en hiver. En été, les prix augmentent aussi. Et puis le bateau, ce n'est pas non plus l'idéal. C'est plus long, c'est plus compliqué à gérer quand on a des enfants, c'est très fatigant au final et puis il y a des gens qui ont le mal de mer. Et qu'on ne vienne pas me dire que le paysage est plus joli en bateau ! En été, certes (mais alors les billets sont très chers). Mais en hiver, si tu montes sur le pont, il fait très froid et tu ne vois que des vagues ! Pour ne pas payer trop cher, mes cousins partent en bateau jusqu'en Tunisie, puis continuent par voie terrestre jusqu'en Algérie. Au total, trois jours de voyage ! Non merci ! Arrêtez de nous prendre pour des touristes ! Quand nous rentrons en Algérie en période de vacances, les prix augmentent dans le pays comme si nous étions riches et que nous nous servions de billets de cinquante euros en guise de papier toilette. Comment faire ? On paie cher à tous les niveaux. Le billet, puis la vie là-bas... Bref, avec cette lettre, je vous accuse donc de profiter de mon droit à la mobilité, de faire du bénéfice sur mon droit à rentrer voir ma famille et de vous vanter d'offrir un service au voyageur. Vous affichez des slogans comme "Air Algérie, always caring for you"*. Mais Air Algérie prend surtout soin de notre porte-monnaie, oui ! En espérant que vous aurez la sincérité de reconnaître vos erreurs et l'amabilité de les corriger au plus vite, je vous présente mes salutations distinguées,
Farida

* Air Algérie prend toujours soin de vous

LA LIBERTÉ

Khadidja

Samedi 4 mars 2017, je me rends avec mes collègues de la Baguette Magique à une journée de soutien aux émigrés syriens à la Dar Lamifa (127 rue d'Aubagne, 13006 Marseille). Soraya, Fadila T, Fadila M, Farida, Taous, Souad et moi arrivons sur place l'après-midi. Nous buvons du thé, mangeons des gâteaux et discutons avec les gens présents. Mon idée est de poser des questions aux réfugiés sur leurs conditions de vie, leur parcours pour arriver là, afin d'écrire un article sur ce sujet dans la Baguette Magique.

Par hasard, nous retrouvons sur place Khadidja, une de nos voisines de La Castellane.

Syrienne elle aussi, Khadidja est très bonne cuisinière ; elle est venue là pour aider à préparer le repas du soir - salade fattouche, kabsa (viande cuite avec oignons, carottes, tomates et amandes et riz) et pois chiches écrasés - ainsi que le thé... pas comme le nôtre, le thé syrien, mais très bon !

« Je l'ai rencontrée il y a 5 ans aux cours de français du centre social de la Castellane, dit Soraya. Au début, elle était très timide, le contact passait par son mari, puis elle a osé venir me parler. Nous sommes devenues amies. Elle est même restée deux semaines avec moi quand mon mari est mort. Elle dormait chez moi. »

À force de se fréquenter l'une l'autre, Soraya comprend un peu le syrien, et Khadidja a mis quelques mots d'algérien dans sa langue, par exemple le mot « cuisine » !

« Elle fait très bien à manger » assure Soraya ; « moi je mange sa cuisine » s'exclame Fadila « Et elle, elle mange mes gâteaux ! » enchaîne Soraya (cf ses recettes page 25). Khadidja travaille maintenant dans un restaurant libanais. Elle a quatre enfants, quatre garçons, respectivement âgés de 25, 23, 20 et 14 ans.

Mon mari est passé par l'Espagne. Il a fait une demande d'asile, il est venu le premier, ensuite il a fait une demande de regroupement familial puis mes enfants et moi sommes arrivés. Nous sommes là depuis 5 ans ; c'était au tout début de la guerre.

Je garde contact avec ma famille là-bas quand je peux ; on perdu beaucoup de membres de notre famille là-bas, la mienne (3 frères et 2 sœurs) et celle de mon mari. Quand il y a des explosions, il n'y a plus d'internet et on n'a plus de nouvelles. Ils sont obligés d'aller dans un autre village pour nous en donner. Les soirées comme celles de ce soir sont des moments importants, on arrive à se faire des amis, à rencontrer des gens. Des gens que je ne connaissais pas avant, qui ne sont pas de mon village, mais on se parle, on se comprend, on partage des choses. Parfois, on regarde les informations ensemble et on pleure ensemble.

J'aborde ensuite une dame, d'environ 35 ans, très belle avec son foulard, maquillée, souriante, mère de cinq enfants, quatre filles et un garçon, Mourad, le petit dernier.

Dans la tradition arabe, par respect, on appelle les parents du nom de leur enfant. Cette dame se fait donc appeler « la maman de Mourad ».

C'est Soraya qui se charge de faire l'interprète entre elle et moi.

Elle vient de Darâa, une ville au Sud-Ouest de la Syrie. Aujourd'hui, elle habite près de la Belle de mai. Ses filles sont scolarisées à Marseille (de la primaire au collège), son garçon n'a que 2 ans et demi.

Chez nous, le petit ne dormait pas le soir, à cause du bruit des avions. Quand il faisait des cauchemars, je ne pouvais même pas allumer une bougie, sinon on risquait de se faire bombarder. Au début, ici, il faisait encore beaucoup de cauchemars, ou alors il se réveillait en sursaut, croyant entendre le bruit des avions. Je le rassurais en lui disant « Écoute... il n'y a que le chant des oiseaux ».

Maintenant, ça fait presque deux ans que nous sommes là et ça va mieux. Là-bas il y avait des mines qui explosaient partout, on n'avait pas d'endroit pour s'asseoir. Et il y avait sans arrêt des coupures d'électricité, toute la ville était plongée dans le noir. Ici, les enfants vont à l'école sans peur, ils y vont et reviennent. Là-bas, quand ils partaient à l'école, je ne savais jamais s'ils allaient revenir.

Au début, ça a été un peu dur pour eux de se faire des amis car ils ne comprenaient pas du tout le français ; mais ça s'arrange. Entre Syriens, Algériens et Marocains, ils comprennent un peu ce qui se dit.

On a eu des aides : on nous a fourni un appartement, de la nourriture par la banque alimentaire, nos enfants ont pu être scolarisés, ils ont enfin de quoi se laver, boire...

Mais on a juste des papiers provisoires. Dès que la guerre sera finie, il faudra retourner au pays. Je ne sais pas si je pourrai retrouver mon travail là-bas - j'étais professeur - ni notre maison. Beaucoup ont été détruites, on a perdu nos biens. C'est dur de ne pas pouvoir rentrer dans son propre pays librement. Toi tu peux rentrer quand tu veux là où tu es née ; imagine, nous, on ne peut pas, et ça, ça fait mal.

Adel omar Abou Ndoras

Avant, je travaillais entre Marseille et Damas. J'avais une usine de chaussures là-bas ; je rapportais des chaussures de maison (pour hommes et pour femmes) pour les vendre ici au marché du soleil. J'ai tout perdu à cause de la guerre. Je me suis d'abord réfugié au Liban. Ma femme avait la phobie de l'avion. Avec la guerre, elle n'a plus eu peur de rien. Elle a pris l'avion sans problème. Samaa ne travaille pas, mais nos deux grandes filles travaillent au marché du soleil, elles vendent des dragées. Le fiancé de l'une d'elles est resté à Damas ; nous cherchons à le faire venir en France.

Quand j'essaie d'interroger sa fille aînée, l'adolescente se dérobe, par timidité sans doute. Parmi les gens présents, des personnes viennent mendier en disant qu'ils sont Syriens et qu'ils n'ont rien. La maman de Mourad change de visage et réagit vivement : « Ce ne sont pas des Syriens, les Syriens ne mendient pas dans la rue, ils demandent l'asile, ils y ont droit, ils obtiennent logement, nourriture et travail... eux ne sont pas Syriens. »

« En faisant ça, ils salissent l'image des Syriens. » s'énerve un bénévole en cuisine.

Syrien lui-même, Adel Omar donne des cours d'arabe en centre-ville et en échange, il prend des cours de français. Sa femme Samaa, d'origine palestinienne, et lui ont trois filles et deux garçons. Ils habitent dans le même immeuble que Khadidja.

le 25

Quand je prends le 25, je suis obligé de sentir les gens... ceux qui ne se lavent pas, ceux qui boivent... Et c'est trop agité. Quand je rentre, j'ai mal à la tête ! Je mets une heure pour arriver à Bougainville, après en très peu de temps, je suis où je veux. Il n'y a pas d'autre ligne qui dessert la Castellane. De préférence, je prends le 25 pour deux-trois arrêts jusqu'au terminus, puis le 26 / B2 pour continuer mon voyage jusqu'au métro Bougainville. Je dis « voyage » car ça dure une heure, et pour moi, une heure, c'est un voyage. Quand je vais en Algérie avec Aigle Azur, en une heure, je suis à Béjaïa !

Le 25 s'arrête toutes les 5 minutes à St-André, mais il ne devrait pas s'arrêter, parce qu'il y a le 26 ! Le 25 ne devrait desservir que la Castellane. Il devrait être réservé aux habitants de la Castellane ! Le B2, il y en a beaucoup plus ; le chauffeur n'est pas pressé comme celui du 25, tu n'es pas jeté de partout ! Celui du 25, il est tellement pressé d'arriver qu'il ne s'arrête pas aux arrêts, les passagers doivent demander l'arrêt, ils crient « chauffeur, chauffeur, l'arrêt s'il vous plaît ! »

Il y a un chauffeur gitan, ou espagnol, lui, je le félicite, il conduit bien. Il y a un chauffeur arabe, avec une petite barbe : celui-là, tout le monde l'insulte, il ne regarde pas les gens. Et puis il y a une femme, qui est très gentille. Elle est gentille car elle a peur de se faire agresser.

Pendant les vacances, les maîtresses nous disent « Emmenez vos enfants à la bibliothèque, au cinéma, au parc... ! » La bibliothèque la plus proche est celle de St-André, à 15 minutes à pied, mais elle est toute petite. Et les trottoirs pour y aller sont dangereux, pleins de trous, et étroits sous le pont, comment tu fais avec les enfants ? Pour aller à la grande bibliothèque de Marseille, il faut un projet ! Après, à l'école, on te dit que tes enfants ne savent pas bien parler français !

Comment voulez-vous qu'ils parlent bien français et fassent des recherches scientifiques ou culturelles dans cette ville pleine de choix, avec un seul bus qui passe toutes les trente minutes dans une cité de 7000 habitants ?

Soraya

Moi je dois prendre le 25 deux à trois fois par semaine. L'année passée, je le prenais tous les jours pour faire des papiers. La route est mauvaise, surtout ici à Saint-Antoine, il y a des dos d'âne, ça fait que le bus bouge beaucoup, j'ai mal à la tête, mal au cœur, alors je descends, je vomis et je prends le suivant. Hier, je suis descendue en ville, en rentrant chez moi, j'ai tout vomi, je me suis couchée sans manger... Si tu as un rendez-vous à la Préfecture, tu dois partir très tôt le matin et manger sur place ou alors dormir là-bas pour être sûre d'avoir le temps de passer à ton rendez-vous.

Fadila

Je prends le 25 tous les mercredis après-midi pour emmener ma fille chez l'orthophoniste. Pour y être à 15h30, je dois le prendre à 14h30, alors que l'orthophoniste est à Saint-Antoine ! Le mercredi, pour moi, c'est la misère. C'est très long et fatigant pour ma fille... tellement que quand elle arrive chez l'orthophoniste, elle veut dormir. Et si j'y vais à pied, c'est moi qui suis fatiguée en arrivant et n'arrive plus à parler ! Quand ma fille aînée était petite, j'allais chez un orthophoniste en ville : pour y être à 15h, je partais à midi ! Il y a des problèmes d'horaires sur cette ligne : il y a des gens qui sont là dès 4h du matin pour avoir une place dans le bus, je les vois de mon balcon les nuits où je ne dors pas. Des élèves du lycée Nord arrivent en retard à cause du bus. Imaginez, il y a des gens qui le prennent chaque jour... En plus, il n'y a pas de bus de nuit : pourquoi crois-tu que les gens ne sortent pas ? Tu vas à un spectacle, tu rentres à pied... donc tu n'y vas pas ! C'est pour ça que les gens restent coincés ici. Et certains chauffeurs sont trop pressés : soit ils s'arrêtent loin du trottoir donc tu ne peux pas monter, soit ils ne laissent pas aux gens le temps de monter ni de s'asseoir. Alors qu'il y en a un, il attend quand il voit quelqu'un qui court vers l'arrêt. Les gens en ont marre, ils le disent à voix haute dans le bus, parfois ils jurent ou insultent les chauffeurs. Mais parfois ce sont les chauffeurs qui se font insulter. Un jour, le bus a été arrêté pendant tout un après-midi à cause d'une agression...

Valérie

Avec le 25, on n'est jamais à l'abri d'arriver en retard : il part en retard, il arrive en retard. C'est un horrible voyage. Les jeunes ne respectent rien, ils disent des gros mots et ne cèdent pas leur place. Le 25 est toujours plein. Il y a trois types de chauffeurs : le raciste, qui fait n'importe quoi et ne s'arrête nulle part. Le gentil, qui s'arrête n'importe où pour faire monter ou descendre les gens, même si ce n'est pas à l'arrêt. Et celui qui s'en fout.

Propositions concrètes formulées par les usagers lors des réunions de concertation avec INCITTA à l'occasion du Plan de Rénovation Urbaine qui a démarré à la Castellane en 2016, les habitants ont proposé :

- un bus double (dit « articulé ») comme celui qui emmène aux plages du Prado
- un bus direct qui passe par l'autoroute et arrive au centre-ville
- plus de passage des bus existants
- un bus de nuit pour ceux qui travaillent en centre-ville ou tout simplement pour ceux qui ont envie d'aller au cinéma, au théâtre, au resto, chez les copains...
- un bus direct qui descend à l'Estaque... et pourquoi pas à la plage de Corbières !
- plus d'aides pour passer le permis de conduire
- des garages solidaires pour réparer les voitures en panne

Il n'y a pas encore eu de réponses concrètes de la part de la RTM, mais ces changements ont l'air de relever de décisions plus larges, de véritables choix politiques. Quelques promesses ont été faites... quelques petits pas en avant aussi. Le projet de Pôle Mobilité porté par la MDEM (maison de l'emploi et de la mobilité) a trouvé des financements et va démarrer...

Bref,
l'histoire du
bus 25
continue...

PERMIS

PAS

À la manière du « Je me souviens » de Georges Perec, nous avons listé les contraintes auxquelles nous devons faire face sans le permis, puis imaginé tout ce que nous pourrions faire avec.

Sans le permis, je fais les courses plusieurs fois par semaine et je prends plus de temps. Tout prend plus de temps, les rendez-vous, les commissions...

Sans le permis, je ne peux pas faire ce que je veux. Je ne peux rien faire. Et je n'ose pas demander de l'aide.

Sans le permis, je tourne en rond dans le quartier. Je n'en sors pas.

Sans le permis, je suis handicapée. Perdue.

Sans le permis, je me sens renfermée, isolée.

Sans le permis, je ne peux pas regarder loin. Par exemple, on ne peut pas aller voir à Plan de Campagne.

Sans le permis, je n'espère rien !

Sans le permis, je ne pense... pas beaucoup ! Je vis bloquée, avec toujours les mêmes pensées qui tournent en rond.

Sans le permis, je regrette de ne pas pouvoir profiter des promotions dans les magasins.

Sans le permis, je n'emmène nulle part mes proches, ni mes enfants.

Sans le permis, je reste à la maison, sans rien faire.

Sans le permis, je suis condamnée à travailler dans le même secteur géographique.

Sans le permis, je ne rêve pas.

Avec le permis, je ferais beaucoup de choses, à commencer par les courses car c'est le plus important dans la maison. Aujourd'hui, je dois les faire avec une poussette. J'achèterais les choses lourdes, je n'aurais plus besoin de demander aux gens à chaque fois.

Avec le permis, je pourrais sortir, aller au cinéma, même le soir. Comme ça, personne ne te regarde de travers !

Avec le permis, je pourrais aller à l'aise sans me poser la question du transport à prendre, de l'heure à laquelle revenir...

Avec le permis, je serais indépendante.

Avec le permis, j'offrirais la mobilité à des femmes sans permis.

Avec le permis, je me sentirais libre, libérée, fière !

Avec le permis, je vivrais l'instant présent, le moment, ma liberté totale.

Avec le permis, j'oserais dire le dernier mot !

Avec le permis, j'irais rendre visite à ma famille à Saint-Étienne. Et moi, je l'emmènerais facilement où elle veut !

Avec le permis, je retrouverais ma confiance en moi, ma fierté, ma joie !

Avec le permis, j'emmènerais mes enfants là où ils veulent aller : aux anniversaires loin de la maison, dans les parcs...

Avec le permis, je quitterais... mon mari quand il m'énervait ! (rires)

Avec le permis, je travaillerais même loin. J'accepterais les propositions n'importe où. Je saurais que je peux arriver à l'heure.

Avec le permis, je rêve beaucoup...

Textes de Sakina et Soraya, gravures de Sakina / Interview menée par Sakina

UN ATELIER POUR APPRENDRE LES MOTS DU PERMIS

Interview de Myriam El Marrakchi, de Mot à mot

Mot à mot, c'est quoi ?

C'est une association qui s'intéresse au langage sous toutes ses formes. Son nom joue déjà sur les mots. Nous donnons des cours de français liés à des situations de la vie quotidienne, pour apprendre à des non francophones à se débrouiller dans la vie (« je suis malade », « je paye avec ma carte bleue »)

Parlez-moi de votre atelier.

Parmi ses activités, Mot à mot propose « Des mots pour le code », un atelier s'adressant à des femmes qui souhaitent passer le permis de conduire mais sont freinées par la barrière de la langue. On y apprend le vocabulaire spécifique du code : « Avant de dépasser le véhicule qui me précède, je regarde dans mes rétroviseurs, et je m'assure que personne ne me double en contrôlant l'angle mort... »

À qui s'adresse-t-il ?

À des femmes seulement, pour renverser les représentations de genre qui opèrent encore et qui favorisent l'orientation des femmes vers des ateliers liés à la vie familiale (couture, cuisine, parentalité) et l'orientation des hommes vers la vie professionnelle (formations qualifiantes, obtention du permis, etc...). Pour preuve, lors du lancement de l'atelier, les partenaires sociaux nous ont dit : « Mais pourquoi pour les femmes ? Je n'ai que des hommes là-dessus moi ! Ils en ont besoin ! » Or, aujourd'hui, le groupe est plein et sur liste d'attente permanente ! Les femmes en ont donc tout autant besoin que les hommes, dès lors qu'on pense à leur leur proposer !

Par ailleurs, on sait qu'en présence d'hommes, les femmes trouveraient plus difficilement l'espace qu'il leur faut pour s'approprier ce domaine.

Et puis, ça correspond bien à notre esprit féministe...

Depuis quand cet atelier existe-t-il ?
Depuis 2011.

Comment vous est venue l'idée ?

Notre expérience de formatrices linguistiques dans divers espaces de la société nous ont fait repérer très vite les difficultés linguistiques du code, pourtant nécessaire à de nombreuses personnes, que ce soit pour travailler, ou acquérir un diplôme, ou encore rêver d'indépendance au volant ! C'est un langage très spécifique. Nous savions que nous répondions à un besoin fort. Ces expériences existent dans d'autres villes et sont tout aussi fortes !

Pouvez-vous conseiller une habitante de la Castellane sans permis, qui voudrait le passer sans trop dépenser ni aller très loin ?

Elle peut s'adresser à l'auto-école sociale MADE-ECIM à Bassens, qui propose les tarifs (codes + permis) les moins chers de Marseille* et donne aussi des cours de français.

Elle peut aussi se former en ligne, il existe des programmes à distance qui t'évitent de te déplacer ; on

*École de conduite solidaire Made ECIM : école de conduite pour l'insertion et la mobilité). Son but est de lever les freins à la mobilité des personnes en parcours d'insertion socioprofessionnelle.

Formule permis B (code + permis) = 690€
Conduite supervisée ou accompagnée = 995€
Avec facilités de paiement sans frais.

8 boulevard des Italiens, 13015
(Bus B2, arrêt Lyon Raffineries)
04 86 97 17 53 - Made.ecim@gmail.com
Fermé les samedis, dimanches et jours fériés.
Présidente : Shéhérazade Nakab



rencontre un conseiller une seule fois par semaine pour faire le point. Cela nécessite d'avoir un ordinateur et une connexion internet.

Témoignage d'une participante à l'atelier « Des mots pour le code »

Je viens ici deux fois par semaine. Le permis, j'en ai besoin pour toutes les courses, les urgences. Quand on a des enfants, la voiture est la main droite de la femme. Si j'avais la voiture, j'irais partout avec mes enfants.

SÉSAME OUVRE TOI

PETITES HISTOIRES DE PORTAILS...

Rencontre entre Myriam, habitante du Verduron (quartier résidentiel à côté de la Castellane) et initiatrice d'une pétition pour la réouverture des chemins d'usage, et Hayette, habitante de la cité de la Castellane, à travers Marie-Noëlle Battaglia, documentariste qui travaille à un projet de film sur les chemins d'usage.

Le portail de Bernex - par Hayette

Il n'y a plus de colline... Avant, quand je regardais en hauteur, il y avait une colline magnifique avec deux-trois maisons et maintenant, il y a des centaines de maisons avec 4 arbres qui se baladent... On a l'impression qu'on n'a plus de colline, enfin quand on veut y aller, il n'y a plus de passage.
La Pelouque, c'est le nom de la colline. Ce versant s'appelle le Verduron et l'autre versant, c'est la Pelouque; à l'époque c'était un endroit où l'on pouvait se promener... On passait par le chemin de Bernex et on arrivait jusqu'aux « collines ».

J'y suis allée récemment ...
En se promenant vers le haut sur le chemin qui part de Bernex, côté cité de la Castellane, au fur et à mesure, on commence à sentir l'odeur de la colline, le chant des oiseaux, les rayons de soleil, le calme parfait...
Peu à peu, le chemin se rétrécit et là... j'ai commencé à me sentir oppressée, sachant qu'avant, c'était là que commençait la colline... C'était de là qu'on pouvait profiter de la nature. Ça m'a serré le cœur, j'ai stressé, j'ai senti de la rage parce que maintenant, au bout de ce même chemin, on arrive à une haute barrière, sur un côté, et de l'autre à un grand portail. Il est planté en plein milieu des herbes sauvages...

Ce portail est fermé mais en réalité il ne sert à rien, il est juste là, posé comme une interdiction. Ça m'a fait penser à un conte de sorcière, à la porte d'un château interdit qu'on ne peut pas franchir. Ça m'a donné envie de m'armer de sabres, scies, haches et de devenir moi-même l'héroïne du conte... pour m'introduire au château !
En réalité, c'est le portail d'une superbe villa. À cause de ça, on ne peut plus accéder à la colline car le propriétaire n'a pas laissé le droit de passage.

En 2007, la compagnie de théâtre Cosmos Kolej, installée à la Gare Franche (appelée auparavant « le château »), ouvre un petit chemin permettant aux habitants de la cité de Plan d'Aou de rejoindre le village de St-Antoine par le plus court chemin, en traversant un morceau de campagne plutôt qu'en marchant sur un trottoir bétonné. Le chemin est ouvert de 8h30 à 17h30 toute la semaine.

Le portail du Verduron - par Myriam

On a un petit chemin qui part de l'allée du petit pont et qui longe notre maison, passe au milieu des jardins et arrive au boulevard en bas. Un nouveau propriétaire est arrivé et s'est approprié le chemin : il a rasé le mur et a étendu son terrain sur la totalité du bas du chemin. Nous, ça nous a embêtés parce que ce petit chemin, on s'en servait depuis toujours, ça nous évitait de passer par la route, ça permettait aussi d'accéder à une maison, d'aller à la pharmacie ou à l'espace senior... Comme on n'arrivait pas à joindre le propriétaire, on a commencé à se réunir entre voisins et à faire cette pétition... On voulait vraiment s'arranger à l'amiable.
Dimanche, on a finalement réussi à le rencontrer. On y est allés à quatre et... on a rencontré des gens charmants ! Ils se sont engagés, une fois leurs travaux terminés, à remettre le chemin en l'état et nous, on s'est engagés à continuer à maintenir le chemin propre.
Dimanche soir, on a donc fait une opération nettoyage entre voisins. Un portail battant a été installé permettant à toute personne connaissant le chemin d'y accéder.

L'Estaque plage - par Hayette

Depuis que les médias nous parlent de la côte bleue, il n'y a plus de vue, tout est fermé. Tout le long pour aller à l'Estaque, il y a des grillages.

... et Myriam
Il n'y a plus que deux malheureuses plages à Corbières, et tout le reste, ce sont des ports à sec. Je me souviens, petite, j'y allais avec mon grand-père... et puis quand j'étais institutrice, on y allait entre midi et deux. Maintenant, c'est un spectacle inadmissible, tout le long de la route, ce sont des ports à sec, des bateaux de riches dans des quartiers de pauvres, ça me révolte.



UN COLLEGE PAS COMME LES AUTRES

EDUCATION

COLLEGE

Je suis une maman d'élève du collège Henri-Barnier, situé près de la cité de la Castellane. Je suis une femme curieuse et, en tant que mère, j'essaie de suivre du plus près la scolarité de mes enfants. L'an dernier, j'ai senti l'urgence de mieux comprendre le fonctionnement du collège pour pouvoir mieux accompagner mon fils. Depuis toujours, je participe aux réunions de classe et je rencontre les professeurs de mes enfants afin d'échanger avec eux. Grâce à la Baguette Magique, j'ai pu entrer au collège autrement, plus seulement en qualité de mère, mais comme animatrice d'ateliers avec les enfants, au Foyer Socio-Educatif et même dans certaines classes lors des temps scolaires. Au départ, j'avais honte, je n'étais pas à l'aise, je me sentais mal regardée, d'autant plus que je porte un foulard, mais au final j'ai découvert un personnel très accueillant et collaboratif.

Cette année, j'avais pensé me présenter comme candidate pour devenir déléguée de parents d'élèves mais avec mes 4 enfants, je ne pouvais pas assurer ma présence à 100%. Cependant, une autre maman de la Baguette Magique et moi avons eu envie de continuer à nous impliquer au collège, en mettant en jeu encore plus nos compétences comme le dessin, la décoration, la couture ou la cuisine. Nous avons animé des ateliers avec un petit groupe de jeunes, nous avons organisé des sorties avec eux, nous avons aidé

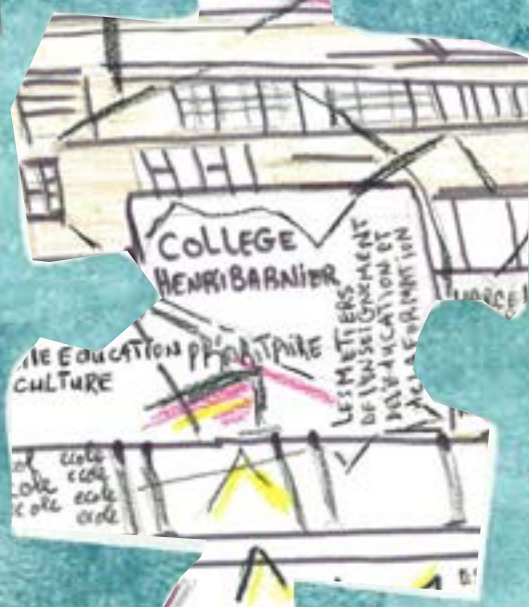
à l'organisation autour de la par le FSE. fatigant et découvert plein de farigole à la recette des navettes, aux histoires et légendes des lieux qui mentourent. Mais j'ai découvert encore plus... Par exemple, j'ai appris que le collège Henri-Barnier, situé dans un quartier « sensible », était classé REP + (réseau d'éducation très prioritaire). D'où la mise en place de nombreuses initiatives, afin d'essayer de rencontrer des parents d'élèves de différentes écoles (.../...)

les écoles et le de renforcer les familles le tout dans le but de favoriser la réussite des élèves. J'ai découvert aussi que, par leur classement en REP+, les écoles de la Castellane devraient avoir plus de moyens qu'ailleurs (même si apparemment elles n'ont pas suffisamment d'outils informatiques) et moins d'élèves en classe. Des écoles d'autres quartiers, comme l'Estaque voisine, se battent dans des manifestations pour ne pas perdre les bénéfices des écoles en zone prioritaire ou être abandonnées par l'État à leurs difficultés.

Nous-mêmes sommes allées soutenir les lycéens et les professeurs du lycée Saint-Exupéry dans leur combat. J'ai participé à un café des parents organisé par les délégués de parents, l'infirmière du collège, le CIO et d'autres professeurs. Nous avons discuté de beaucoup de choses très importantes pour nous, parents, par exemple comment se servir du « pronote », qui est le moyen de communication entre l'école et les familles, mais qui est en ligne et du coup pas forcément simple à utiliser pour certains.

J'ai participé à une rencontre-débat sur les réseaux sociaux, organisée par le prof de musique ; je me suis découverte démunie par rapport aux risques et aux dangers qu'ils présentent et ça a été intéressant de me confronter avec d'autres parents. C'était tout nouveau pour moi. J'ai découvert aussi le CIO ; il accompagne les élèves et les parents dans le choix du parcours qui convient le mieux à chaque élève. Souvent, les parents veulent que leurs enfants aillent au lycée général même s'ils n'ont pas les capacités requises ou si ça ne leur plaît pas vraiment. À la fin, ils changent d'avis et découvrent qu'au lycée pro, toutes les places ont déjà été prises ; ou alors les enfants y vont mais font face à une grande déception.

Pour conclure, que, au moins H. Barnier s'il parent peut dans cette grande machine qu'est le Collège avec un grand « C » et même y apporter son enthousiasme, ses compétences... même s'il ne maîtrise pas la langue française et porte un voile. Je ne sais pas si ailleurs c'est autant possible, mais je pense que ce lien entre les familles et l'école est très important pour les enfants. Malheureusement, nous ne sommes pas nombreux... Je me demande où sont les autres parents et pourquoi ils ne viennent pas...



ZOHRA (ancienne déléguée) Je pense que les moins pour ce state, sont trop ce sont elles qui maison. Les maris sont démissionnaires, ils ne sont pas des pères présents. Les femmes n'ont pas le temps, elles ont toujours des rendez-vous, elles travaillent, s'occupent du foyer. Les rôles familiaux ne sont pas partagés.

CHAFIA (maman) : Je n'y vais pas parce que je ne reçois plus les informations ; je ne lis pas le pronote et je n'ai pas l'habitude d'utiliser internet. De plus, je n'ai pas de souci avec mon fils ; le plus important pour moi est qu'il travaille bien et ça, je le vois lors des appréciations. Pour le reste, je le laisse faire sa vie. Sans compter que je n'ai pas envie de déranger les professeurs, il y a trop de parents qui les sollicitent pour rien.

Les professeurs

ORIENTATION C.I.O

Foyer Rep

Café Parents

La Vie Scolaire



la Provence

*J'aime tout ce qui est d'origine traditionnelle et c'est avec plaisir que je découvre des nouvelles choses.
Pour moi, la Provence est une porte vers la découverte de la culture et des origines européennes
(françaises mais aussi italiennes, espagnoles...)
Je trouve qu'il y a un point commun entre la richesse des couleurs des tissus et la diversité des origines
autour de la Méditerranée : Algérie, Maroc, Kabylie, France, Espagne, Italie...
Personnellement, je suis d'origine maghrébine et j'ai baigné toute ma vie dans ces mêmes couleurs : le vert
des olives, le jaune du soleil et des champs de blé, le rouge de la terre...*

Souad Abdelli

*Pour moi, la Provence, c'est le parfum et l'odeur, c'est la campagne, c'est l'Estaque où je suis née et où j'ai vécu.
Ce sont les couleurs de la verdure qui entoure les oliviers, les herbes de Provence, le thym, le laurier, le fenouil sauvage.
La Provence, c'est aussi les baies, les criques, les cigales. La Provence variée et complète, une belle culture avec de belles origines.*

Sakina Khelif

*Pour nous, la langue occitane-provençale est à tous,
chaque personne qui habite Marseille peut se l'approprier.
Pour paraphraser une expression célèbre
« la langue est comme la terre, elle appartient à ceux qui la travaillent »*

Arnaud Fromont



Arnaud Fromont est membre de l'Ostau dau Pais Marselhés, association marseillaise qui fait la promotion de la culture occitane dans sa particularité provençale et marseillaise. Le 6 avril, à l'occasion d'un après-midi de « présentation de la culture provençale » au Collège Barnier, il a tenu une micro-conférence à laquelle ont assisté des élèves mais aussi des professeurs et des mères d'élèves. Sans reproduire les termes exacts de cette conférence, il propose ici une petite présentation de la langue occitane-provençale.

Dans la toponymie...

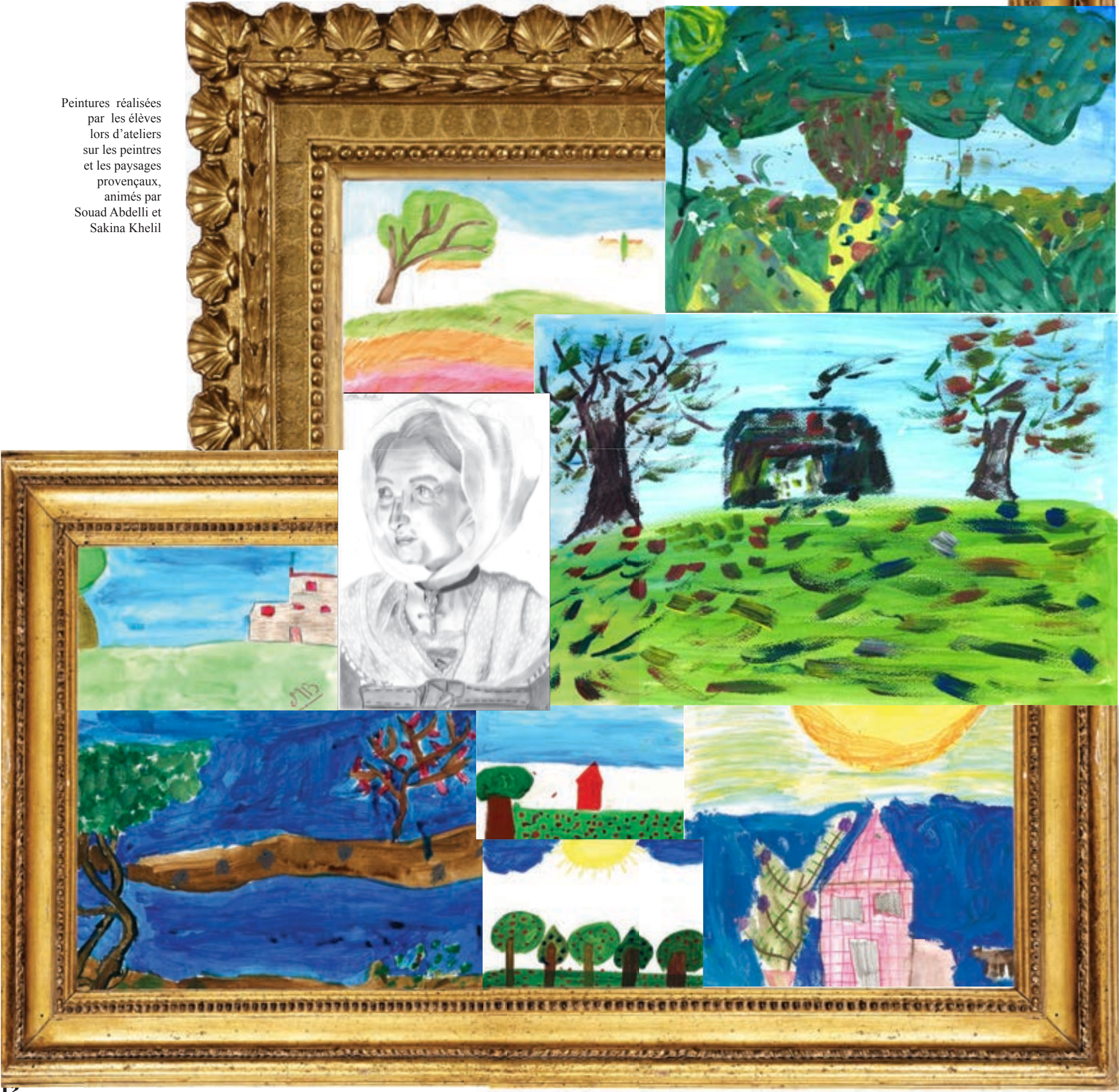
Lorsqu'on m'a demandé une « présentation de la langue provençale », mon premier réflexe a été de regarder une carte du collège et de ses environs. La toponymie (du grec *topos* : le lieu et *nomos* : le nom), soit la manière dont sont nommés les lieux, abonde de provençal. Elle rappelle que cette langue fut la langue locale, parlée jusqu'à la seconde guerre mondiale, et renseigne sur l'histoire, le particularisme de ces lieux. Mon propos était aussi de montrer que cette langue était encore très présente dans notre quotidien sans que l'on en soit toujours conscient. Ainsi, au plus près du collège, se trouve la cité de la Castellane. Castellane est un prolongement du mot provençal « *castel* » qui désigne un château, une place fortifiée. Les rues intérieures de la cité elle-même renvoient à du vocabulaire provençal : *pescadou* (pêcheur), *esquinade* (variété de petit crabe)

Plus haut, la cité de la Bricarde évoque l'activité de cette partie des quartiers nord : briques et tuiles. Plus loin, La Viste (de *vista* : la vue) désigne la position haute du site dont la vue est dégagée; plus bas, le long de la mer, se trouvent l'Estaque (*estaca* : l'attache - de bateau), Arenc (*arenc* : le sable), la Madrague (*madraga* : crique où les thons se rassemblent et comme tels, lieu de pêche). Parfois, les noms ancrent des contresens, dus à la façon dont ces mots ont été notés. Le quartier des Crottes ne doit pas son nom à une histoire de toilettes géantes mais à une mauvaise transcription par un fonctionnaire français, venu d'ailleurs et ne parlant pas la langue, de *crauta*, qui signifie crypte. Ces traces de la langues sont quasiment infinies si l'on considère Marseille en entier.

... et dans la langue de tous les jours.

L'utilisation de la langue provençale reste vivace dans le langage quotidien, à travers des mots souvent considérés comme issus d'un argot local du français. Or *degun*, *quiller*, *ensuquer*, *estramasser*, *chaler*, *bouleguer*, *fadat*, *gabian*, *caguer*, *cagnard*, *cafoutche*, *chaler*, *clafi*, *engatser*, *pitchoun*, *escaper*... sont des vocables strictement provençaux. En les utilisant, ceux qui les emploient se rattachent inconsciemment, quelles que soient leur génération ou leurs origines, à une terre, à une culture, à une langue prestigieuse, l'une des plus prestigieuses d'Europe peut-être.

Peintures réalisées par les élèves lors d'ateliers sur les peintres et les paysages provençaux, animés par Souad Abdelli et Sakina Khelil



L’histoire de l’occitan-provençal

Plus haut, j’ai utilisé le terme d’occitan-provençal. En effet, la langue provençale est une déclinaison, un dialecte d’un ensemble linguistique plus vaste, l’occitan (ou langue d’òc), qui couvre quasiment la moitié sud du territoire français actuel et déborde aussi sur l’Italie et l’Espagne. Le languedocien, le gascon, le béarnais, le gavot, le limousin, l’auvergnat, le nissard font partie de cet ensemble.



Elle apparaît de manière écrite dès le VIII^e siècle, et a une présence écrite forte jusqu’au XVI^e siècle. Ses représentants les plus fameux sont les troubadours (de trobador : celui qui trouve) qui inspirèrent la littérature européenne. Elle fut aussi une langue importante du commerce méditerranéen, qui donna beaucoup de mots au français (dont le mot amour) et de transit de mots de langues étrangères, principalement l’arabe, vers la langue française.

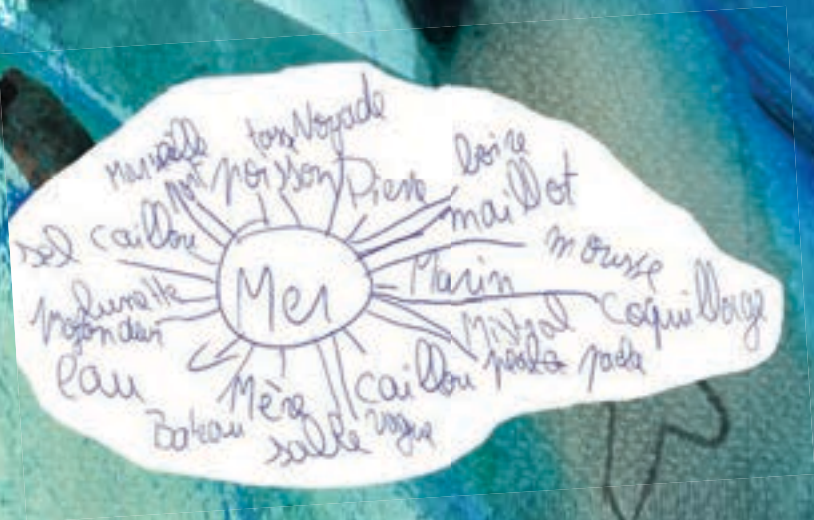


L’expansion du royaume de France (royaume du Nord et de langue d’oïl) et son centralisme parisien croissant la feront peu à peu disparaître du domaine de l’écrit puis de l’oral (principalement au travers de l’école républicaine)... Elle devient une langue étrangère de l’intérieur. On peut parler d’une certaine forme de colonialisme.



Ce long travail d’éradication, de dépréciation et de mépris, intégré par les locuteurs eux-mêmes (nos grands-parents avaient honte de la parler et ne la transmettaient pas), a réduit la langue provençale à un folklore, un témoignage sympathique de cet « esprit du Sud » dont l’accent est un vestige et qui porte bien des clichés : le Provençal est jovial, peu travailleur, préférant jouer à la pétanque (du provençal peds tancats, pieds tanqués, immobiles, dans un cercle) et galéjer (galejar : plaisanter)... Ce folklore est aussi utilisé à des fins identitaires, renvoyant à un âge d’or de pureté qui n’a en réalité jamais existé.

Peintures réalisées par Souad Abdelli



Chourmo !

(F. RIDEL ; R. MAZZARINO / F. RIDEL)
Per Massilia Chourmo

Per lei que venon ti dire : Ti cau viure d'abochon.
Per lei que venon ti dire : Ti cau viure d'escondon.
Dèscambarlon sus lo ritme, Massilia aqui reven
Dire que la benurança, si demanda pas, si pren !
Pour ceux qui viennent te dire : Il te faut vivre à plat ventre.
Pour ceux qui viennent te dire : Il te faut vivre en cachette.
Chevauchant le rythme, Massilia ici revient
Dire que le bonheur ne se demande pas, il se prend !

Repic :
Marcha colèga, ven aici t'assemblar
Ame nautreï dins la plaça, un còp de mai, per festejar
Marcha colèga, zo t'arrestes pas !
Que trobaràs dins la dansa, quaucaren per t'ajudar.

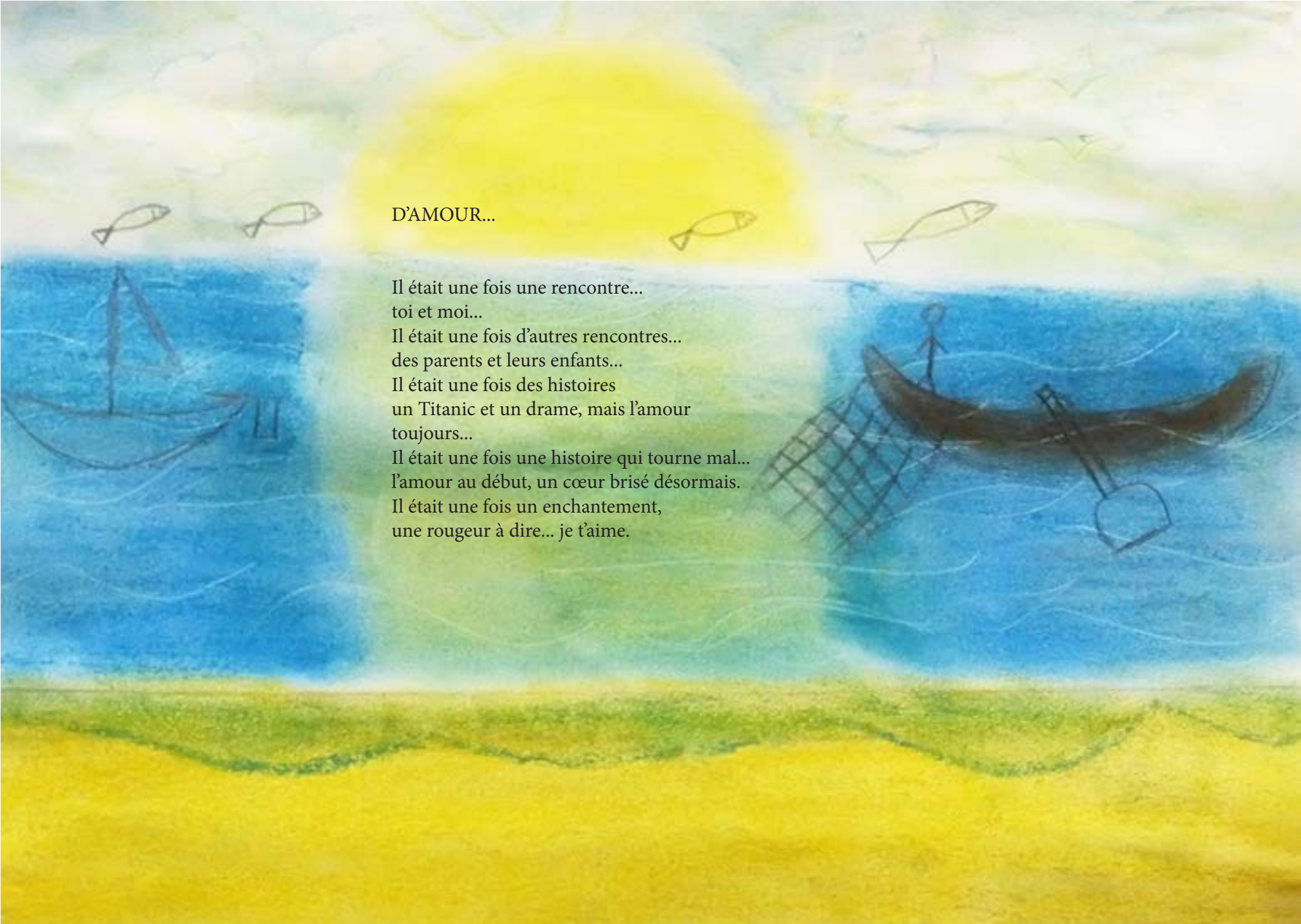
Marche collègue, viens ici te rassembler
Avec nous dans la place, une fois de plus pour faire la fête
Marche collègue, courage ne t'arrête pas !
Car tu trouveras dans la danse, quelque chose pour t'aider.

Sur la planète énormément de gens aujourd'hui se prennent la tête,
Ils sont tellement tendus que l'on dirait des arbalètes.
Ils sont à la recherche de la recette secrète,
D'un Graal hypothétique dont ils sont toujours en quête,
Ils ne la trouveront pas avec des idées toutes faites,
Sans savoir, sans calculer, ils se battent comme des bêtes.
Maintenant il faut trouver, de chercher, faut qu'on s'arrête,
Une nouvelle façon de voir, celle que l'on a est obsolète.

Que siàm aquí per dansar !
Aquò nos empacha pas de pensar !
S'afogar, sautar, si bolegar,
S'amassar per trobar, per charrar !
Chorma d'ailà, chorma d'aici,
Dingàlingàlin pica l'ora de l'escambi !
Sigues niston, sigues papi
Rintra dins la dansa e fagues pas lo stassi.
Car nous sommes ici pour danser !
Cela ne nous empêche pas de penser !
S'éclater, sauter, se remuer,
Se rassembler pour faire des chansons, pour parler !
Posse là, posse ici,
Dring sonne l'heure de l'échange !
Que tu sois petit, que tu sois papi,
Entre dans la danse et ne fais pas le mort.

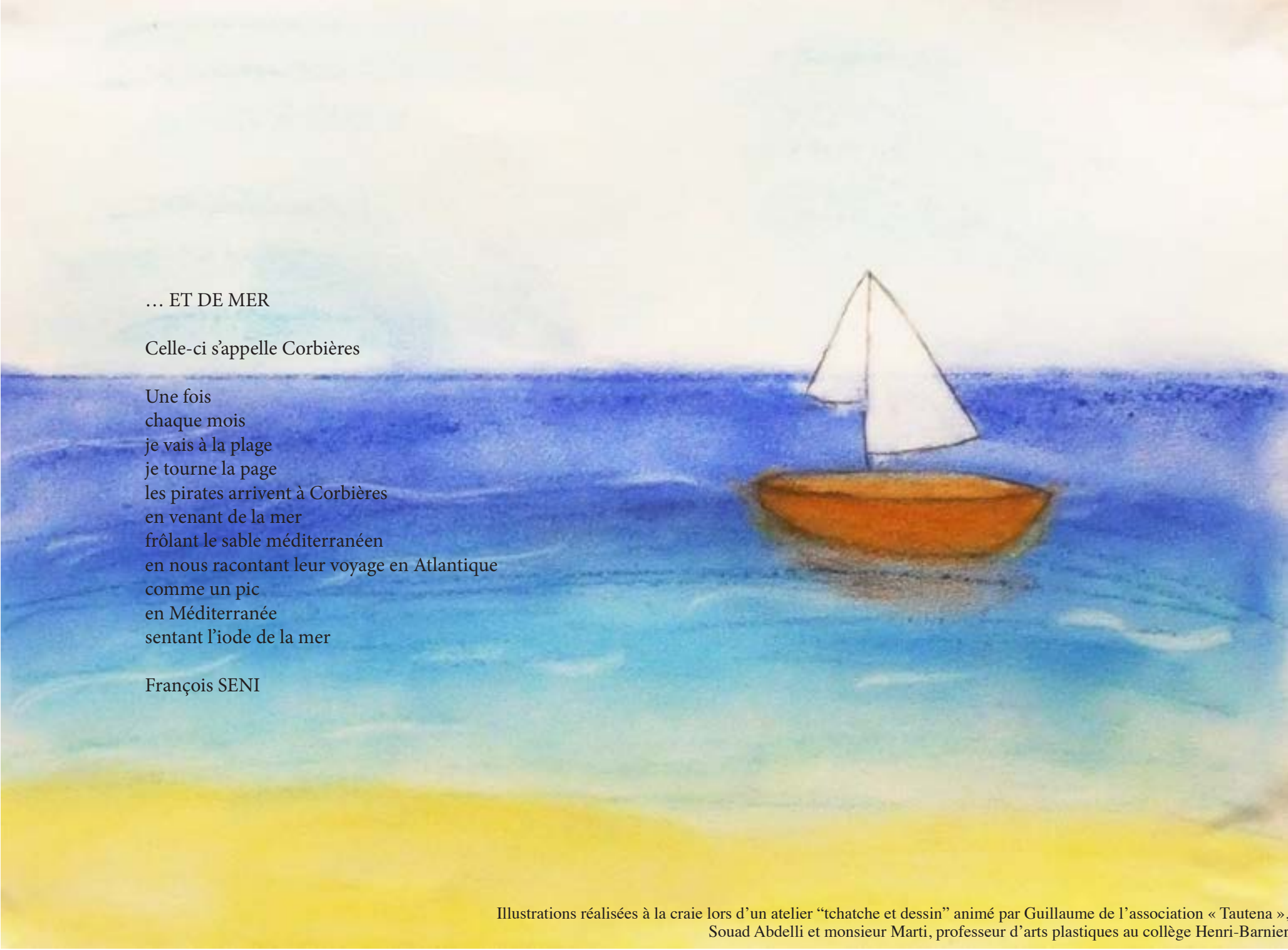
Repic
Marcha colèga, ven aici t'assemblar
Ame nautreï dins la plaça, un còp de mai, per festejar
Marcha colèga, zo t'arrestes pas !
Que trobaràs dins la dansa, quaucaren per t'ajudar.
(...)





D'AMOUR...

Il était une fois une rencontre...
toi et moi...
Il était une fois d'autres rencontres...
des parents et leurs enfants...
Il était une fois des histoires
un Titanic et un drame, mais l'amour
toujours...
Il était une fois une histoire qui tourne mal...
l'amour au début, un cœur brisé désormais.
Il était une fois un enchantement,
une rougeur à dire... je t'aime.



... ET DE MER

Celle-ci s'appelle Corbières

Une fois
chaque mois
je vais à la plage
je tourne la page
les pirates arrivent à Corbières
en venant de la mer
frôlant le sable méditerranéen
en nous racontant leur voyage en Atlantique
comme un pic
en Méditerranée
sentant l'iode de la mer

François SENI

Illustrations réalisées à la craie lors d'un atelier "tchatte et dessin" animé par Guillaume de l'association « Tautena »,
Souad Abdelli et monsieur Marti, professeur d'arts plastiques au collège Henri-Barnier



*Habits provençaux 100 % faits main
par Sakina, Taous, Fadua avec l'aide
des professeurs couturiers du lycée
privé professionnel de la Calade.*



*Sortie entre mamans et élèves au
lycée privé professionnel de la Cabu-
celle pour visiter l'atelier de savon-
nerie et le reste de l'établissement
scolaire.*



Recettes provençales expérimentées lors d'un samedi pâtissier à la Cantine du Midi par Zohra, Souad, Sakina, Fadua, Laura, Francesca et Guillaume



« Petits provençaux » en argile peinte, réalisés par les élèves, Zohra, Nassera et Souad

Etonnante performance de danse par les enfants de la moyenne section de l'école maternelle St-André Barnier, grâce à leur chorégraphe Stéphanie et l'aide de Dorothée Mocci.

Curiosités provençales

L'Indienne

« L'Indienne provençale » est un tissu peint ou imprimé fabriqué entre le 17^e siècle et le 19^e siècle en Europe, inspiré par les tissus exotiques aux couleurs vives qui débarquaient au port de Marseille. Elle est généralement dans les tons rouges à cause de la plante utilisée pour sa teinture, la garance, dont on utilise la racine. Interdite pendant longtemps, elle a fini par devenir un tissu provençal typique !

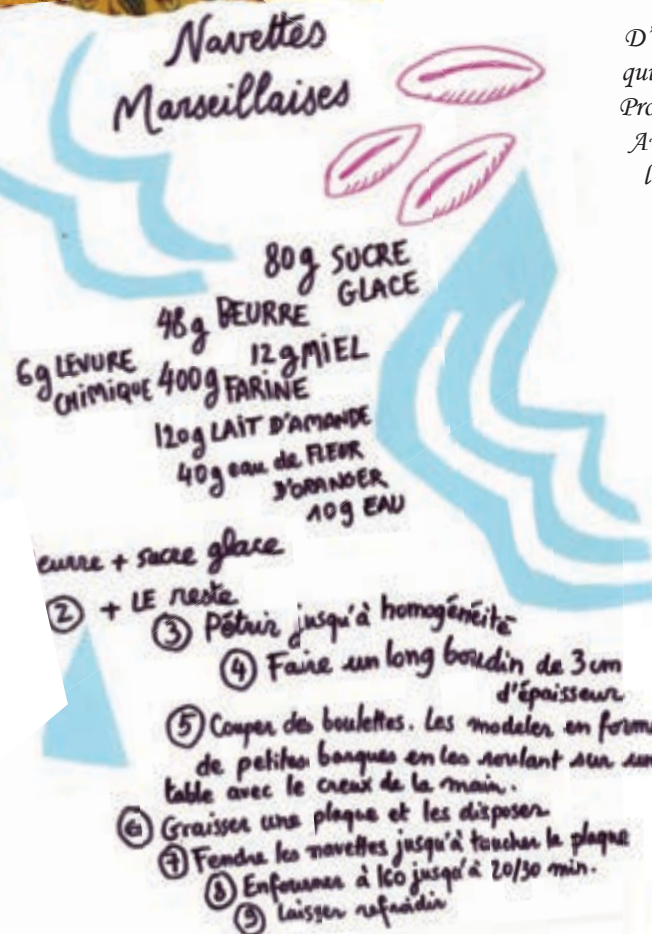
Les 3 légendes des navettes

Ce biscuit légendaire fait fantasmer les Provençaux depuis des siècles. Mais d'où nous vient sa forme ?

Pour certains, l'origine de ce biscuit est associée aux fêtes de la Chandeleur, célébrées dans l'abbaye Saint-Victor chaque 2 février. Vers la fin du 13^e siècle, une statue en bois de la Vierge se serait échouée sur les rives du Vieux-Port. Elle portait une couronne d'or et une robe verte. Les Marseillais virent là un signe de protection par une Vierge Protectrice des Gens de mer.

D'autres disent que la navette symbolise la barque qui amena les Saintes Maries sur les côtes de Provence. Pour rappeler cette histoire, Monsieur Aveyrous, fondateur du Four en 1781, aurait eu l'idée de donner à un biscuit la forme d'une barquette.

D'autres encore disent que la navette est une réminiscence des gâteaux fabriqués pour les fêtes des déesses-mères et que leur forme évoque bien autre chose qu'une barque : la fécondité.



Quartiers Nord

Quartiers Nord est un groupe de rock originaire des quartiers nord de Marseille, créé en 1977 à partir du noyau composé de Robert Rock Rossi au chant et Alain Loise Chiarazzo à la guitare. Se réclamant de Zappa autant que de René Sarvil, ils ont inventé l'opérette rock marseillaise.

Le groupe a réactivé le concept de chanson marseillaise, après ce que certains historiens spécialisés ont appelé le « trou noir » de l'après-guerre. Issus d'une bande de copains de lycée aux activités multiples, ses créateurs ont grandi dans le contexte social des Trente Glorieuses et baigné dans l'atmosphère contestataire de l'après 1968. Leurs principales influences sont les groupes rock anglo-saxons de la fin des années 1960 et début 1970, les Monty Python, le cinéma tragi-comique italien et la mouvance éditoriale d'Hara Kiri. Dès leurs débuts sur scène, en 1978, ils chantent en marseillais, avec le parler des quartiers populaires de leur ville. www.quartiersnord.com



Escolo de la Nerto

Association culturelle à Saint-André pour la maintenance des traditions provençales. Elle recherche des jeunes qui ont envie d'apprendre à jouer du tambourin, à danser la gavotte, à manufacturer des habits avec les tissus typiques provençaux. Tél. Fax : 04.91.09.90.87 Portable : 06.16.27.74.15 lescolodelanerto@gmail.com

L'Ostau dau País Marselhés

L'Ostau dau País Marselhés est une association née en 2000 d'une volonté de promouvoir la culture occitane à Marseille, lui donnant un espace d'expression mais aussi de renseignements, de réflexion et de travail, pour ceux qui à l'époque côtoyaient le quartier de la Plaine. Au travers de ses activités, de ses projets et de ses réseaux, l'OPM s'efforce de faire connaître et socialiser la culture occitane, bien aidé par des dizaines de bénévoles et des centaines d'adhérents. En tant que centre culturel, nous abordons la culture sous toutes ses formes : conférences-débat, concerts, ciné-club, ateliers de chants et de danses, cours de langue, etc. Si la mise en valeur de l'occitan reste notre mission principale, nous n'oublions pas les populations qui forment Marseille. L'Ostau entretient de solides liens avec les Créoles, mais aussi les Italiens, les Kabyles... Toutes les cultures minorisées méritent d'être entendues et valorisées. Toutes participent d'ailleurs à faire vivre l'occitan à Marseille. Cette culture occitane, loin d'être celle d'une communauté au milieu de mille autres, est celle de tous ici. Elle est le ciment qui rassemble tous les Marseillais dans une identité commune qui, bon an mal an, continue de porter sa voix dans le concert des nations. www.ostau.net



Massilia Sound System

30 ans en 2014. Massilia célèbre autant d'années marquées par une volonté de confronter les points de vue, faire se rencontrer les gens et faire se mélanger les styles. Massilia Sound System chante Marseille, la fête, l'amour, mais aussi ses colères et ses luttes. Chantant en français et en occitan, le groupe utilise ces deux atouts comme autant de multiples possibilités. La langue d'oc, presque millénaire, est pratiquée non comme un enfermement régionaliste, mais comme un véritable espace de liberté, un outil de création aux possibilités infinies, tout comme l'est la musique reggae, ainsi la boucle est bouclée. www.massilia-soundsystem.com

La Tautèna

L'association La Tautèna a pour objet la création de lien social par la mer, la pratique de la navigation, la connaissance du patrimoine et l'expérience de la culture en rade de Marseille et en mer Méditerranée. Née en janvier 2016, elle compte une dizaine de membres qui s'impliquent pour la remise à l'eau du voilier « Ilios » afin d'en faire profiter un maximum de personnes. Page Facebook : Ilios La Tautèna



LES PRÉJUGÉS

Changer le regard des professionnels des écoles sur les parents, en particulier dans les quartiers en difficulté, tel est notre objectif. Parce que trop de préjugés subsistent encore.

Qu'est-ce que préjuger ? Juger une personne, avoir une opinion sur quelque chose sans la connaître, sans savoir les raisons qui nous poussent à penser ainsi.

Juger une personne peut la rendre malheureuse, méfiante, triste et l'isoler. Les préjugés peuvent blesser beaucoup de gens; on doit apprendre à connaître les autres plutôt que les juger. Les aider et les orienter plutôt que les blesser. Les encourager et non les démoraliser. Les soutenir au lieu de leur mettre des barrières, accepter de partager et d'aimer.

Nous ressentons encore ces préjugés ; nous nous sentons jugées sur notre façon de nous habiller, notre choix de porter le foulard, sur le fait d'être bien ou mal habillées, en robe ou pas. Une fois, une directrice d'école avait jugé F. parce qu'elle venait en robe longue; elles se sont disputées. Pourtant, il est très facile de se tromper. L'an dernier, l'école d'en haut aurait dit : « Pas question de faire entrer les parents dans l'école, surtout ceux de la Castellane. »

Nous n'étions pas les bienvenues dans les établissements scolaires mais, au fil des années, nous avons réussi à entrer dans les classes primaires, maternelles et au collège grâce à nos activités. Nous y avons animé des ateliers et nous avons commencé à nous former pour les faire bien : cette année, nous avons appris aux enfants de la maternelle à faire de la pâte à sel, à la teinter avec des pigments naturels issus de légumes, aux enfants de la primaire à jouer à des jeux traditionnels de nos différents pays d'origine... Nous avons envie de continuer à imaginer d'autres activités à proposer aux écoles et nous souhaitons donner l'envie à d'autres parents de le faire avec nous.



JEUX!

LE QUINÉ

Jeu d'habileté / d'extérieur - Algérie
Entre 2 et 4 joueurs

Matériel :

- 2 pierres de la même hauteur, ni trop petites ni trop grandes
- 2 bâtons en bois : un bien droit de 30 cm, un de 15 cm

Tailler les deux extrémités du bâton de 15 cm comme un crayon. Poser les deux pierres à moins de 15 cm entre elles et déposer dessus le petit bâton. On prend le grand bâton et on tape le petit bâton à son extrémité en le faisant voler. Dès qu'il est dans l'air toujours avec le grand bâton, on essaye de l'attraper et de le lancer le plus loin possible. Une fois qu'il est tombé, on le fait sauter encore jusqu'à ce qu'on y arrive. On mesure la distance atteinte avec le grand bâton de l'extrémité la plus proche jusqu'aux pierres. On passe le tour à un autre joueur. Est gagnant celui qui a réussi à lancer le bâton le plus loin.

LE BOF

Jeu d'équipe / d'extérieur - Algérie
Entre 4 et 6 joueurs

Matériel :

- 6 boîtes de conserve
- sachets en papier (ceux de la boulangerie)
- élastique

Faire une pyramide avec les boîtes de conserve. Créer une boule avec les sachets de papier en les maintenant avec l'élastique. Répartir les joueurs en deux équipes : les gardiens de la pyramide et les attaquants. Les gardiens se positionnent en demi-cercle autour de la pyramide. Les attaquants se positionnent à 3 mètres de la pyramide et gardent la boule.

Un des attaquants lance la boule en essayant de détruire la pyramide. S'il y réussit, il commence à courir. Un des gardiens de la pyramide récupère la boule et essaie de l'attraper. Il peut faire maximum 3 pas avec la boule dans les mains.

L'attaquant qui a tiré la boule, tout en essayant d'esquiver son adversaire, doit reconstruire la pyramide. S'il y arrive, son équipe gagne un point et continue à jouer les attaquants. S'il échoue, et s'il est attrapé avant d'avoir reconstruit la pyramide, c'est l'autre équipe qui gagne le point et joue les gardiens.



La honte de la SEGPA

Mon 1er contact avec la SEGPA

Un jour, quand ma fille Imane était au CM2, son maître est venu me voir et m'a dit : votre fille a des difficultés. Elle ne peut pas continuer dans le circuit normal. On va l'envoyer en SEGPA. La première fois, je n'ai pas compris : SEGPA, qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que ça veut dire ? J'ai commencé à demander autour de moi, même à des gens que je ne connaissais pas : c'est quoi ? Pourquoi ?



On m'a dit : c'est la honte, ne mets pas ta fille là ! Mais moi je n'avais pas le choix, ma fille avait des difficultés ; quelque chose en moi me disait : laisse-la à la SEGPA, c'est peut-être une chance, laisse-la tracer son chemin elle-même. C'est comme ça que le choix s'est fait de la mettre en SEGPA, en concertation avec les enseignants.

Les profs

Le jour où j'ai rencontré les professeurs de la Section d'Enseignement Général et Professionnel Adapté, j'ai appris qu'ils avaient la même formation que les professeurs normaux avec en plus une formation spécialisée pour pouvoir enseigner en SEGPA. C'est-à-dire qu'ils n'ont pas un programme fixe mais un programme qu'ils adaptent à chaque classe, à chaque enfant, au jour le jour. Ils suivent les élèves dans leur globalité afin d'intervenir selon leurs besoins. Ils enseignent plusieurs matières.

Au fur et à mesure de l'année, j'ai constaté combien les enseignants de SEGPA étaient bienveillants, attentifs, proches des enfants. Ils n'hésitent pas à leur raconter des anecdotes personnelles sur leur propre vie... Et quand j'entends les autres parents se plaindre des profs du circuit général, je mesure la chance qu'a ma fille d'être si bien entourée.

Le fonctionnement

En SEGPA, il n'y a qu'une seule classe par niveau. Il y a moins d'enfants dans chaque classe que dans le circuit classique (moins de 20) et le travail se fait souvent par petits groupes, en fonction des difficultés de chacun. Ici, l'apprentissage se fait petit à petit, progressivement, alors qu'en circuit général, on demande aux enfants d'apprendre tout en même temps, ça fait trop, et du coup, les enfants disent stop, c'est comme ça que certains lâchent l'école.



Le programme

En SEGPA, ils apprennent une seule langue étrangère, l'anglais. À partir de la 4e, les élèves de SEGPA font beaucoup d'ateliers professionnels (par exemple au collège Henri-Barnier : atelier vente et atelier cuisine) ; les enseignants de ces ateliers sont des professeurs de lycée professionnel. Les élèves ont deux stages obligatoires par an pour découvrir les métiers ou le monde du travail. C'est à chacun de trouver son lieu de stage. Ma fille

Imane a trouvé un stage à la poissonnerie de Carrefour et un autre en secrétariat au centre social de la Castellane. Une de ses copines a trouvé un stage de serveuse dans un restaurant, une autre à la garderie de la Castellane, une troisième à C&A ; un de leurs camarades s'est fait prendre en stage dans un restaurant du centre commercial Grand Littoral. En troisième SEGPA, ils alternent chaque mois 15 jours au collège et 15 jours de stage, ce qui les prépare au lycée professionnel. À partir de l'année prochaine, ils n'auront plus que deux stages dans l'année, de deux semaines chacun.

L'équipe pédagogique de SEGPA fait tout ce qu'elle peut pour que l'orientation de l'enfant soit construite avec lui-même et sa famille ; elle l'accompagne, tout au long du cursus scolaire, dans la définition de son projet personnel, afin que le stage de troisième aie du sens pour lui.

Les débouchés

À la fin de chaque année scolaire, les élèves qui s'en sentent capables peuvent retourner dans le circuit général. En sortant de 6e SEGPA, ils passent en 6e générale ; en sortant de 5e, ils passent en 5e générale, etc. Mais souvent, c'est difficile pour l'enfant, le niveau est plus élevé. Il vaut mieux pour eux réussir là où ils sont que se retrouver en situation d'échec ailleurs.



À l'issue de la troisième, si l'enfant réussit bien, il peut toujours revenir à la classe générale et passer le brevet.

Il vaut mieux pour eux réussir là où ils sont que se retrouver en situation d'échec ailleurs.

Mais la plupart vont au lycée professionnel et étudient pour passer différents diplômes (CAP, bac pro). Ils peuvent entrer en CFA

(Centre de formation des apprentis) pour suivre un apprentissage.

Ma fille, qui en 4e cette année, évoluera en 3e SEGPA l'an prochain ; elle passera le brevet (un brevet adapté aux élèves de SEGPA) puis commencera à préparer le CAP petite enfance. Ses professeurs estiment qu'elle a le niveau pour passer le bac pro.

Les enfants qui ne sont pas encore prêts pour le lycée professionnel mais qui veulent continuer les études sont orientés en classe EREA, une sorte de SEGPA en petit groupe au niveau lycée. Ceux qui veulent déjà travailler cherchent une entreprise, ou se servent de leurs stages pour trouver un emploi.

Bilan

Après trois ans à la SEGPA, je trouve ma fille bien plus vivante qu'avant : elle est demandeuse d'apprendre plus, elle pose des questions sur sa scolarité, me questionne sur ce qui lui correspondrait pour l'avenir. Elle a commencé à apprendre l'anglais en 6e et là, elle aimerait apprendre



une autre langue, elle réclame l'espagnol. Elle s'est même mise au japonais à la maison toute seule !



Mais presque chaque jour, elle reçoit des moqueries sur la SEGPA de la part des autres. Elle les laisse dire, elle se sent bien, elle sait que ça lui convient. Surtout que l'ambiance est bonne dans sa classe. Si bonne, que ça m'a donné envie d'aller y animer un atelier d'expression (écriture + dessin) autour des proverbes, un jeudi matin. Leur professeur de français, Madame Deluis, a donné une heure de cours à son collègue, M. Passe, professeur principal de la classe d'Imane, pour que l'atelier puisse durer deux heures. Ce prof de mathématiques et sciences nous a très bien reçues, Francesca et moi. Avec beaucoup de bienveillance, de patience, il a trouvé des idées pour nous aider quand nous étions bloquées par notre langue maternelle.

En sortant de l'atelier, Francesca m'a dit qu'elle ne s'attendait pas à des professeurs aussi impliqués et attentionnés. Si j'ai réussi à faire découvrir ça à Francesca, j'espère arriver aussi à changer le regard d'autres parents sur la SEGPA !

Le problème, à mes yeux, c'est que les élèves de SEGPA sont séparés des autres : à Barnier, les uns sont en bas, les autres en haut. Dans un autre établissement, les uns sont à droite, les autres à gauche. C'est cette séparation



qui alimente la peine des enfants, qui leur fait dire qu'ils sont nuls, qu'ils ne sont pas comme les autres, qu'ils n'y arriveront jamais, etc.

J'aimerais bien arriver à donner confiance aux petits, à les convaincre qu'être à la SEGPA, ce n'est pas « être nul » mais reconnaître qu'ils ont des difficultés et avoir envie de les dépasser. Pour ça, il faut que les parents aient ce discours envers leurs enfants : vous pouvez faire plein de choses, vous pouvez réussir dans cette vie, y faire votre chemin. On n'est pas tous des médecins ! Notre société a besoin autant de médecins que de plombiers, de gardiens, de policiers, de pompiers ou d'agriculteurs.





Cui Cui les petits oiseaux ou l'avenir par le contrat aidé

Vous, je ne sais pas, mais moi l'avenir, je ne peux pas m'empêcher de l'envisager, oh pas rose, non, mais dégagé, heureux, allez, disons prometteur, si vous avez peur des grands mots. Donc quand un beau jour, on vous fait miroiter un "contrat d'avenir", vous ne pouvez vous empêcher d'y espérer des jours meilleurs.

Sauf que... le contrat avenir, c'est pas vraiment l'avenir. Ou plutôt si, c'est désormais ça l'avenir : des contrats sans avenir, et un avenir sans contrat.

Prenons l'exemple d'Emma, une femme au chômage depuis un bon moment, et encore, pas licenciée économique comme elle aurait dû l'être mais délogée de son poste par une rupture conventionnelle qu'on lui a mise sous la gorge (mais ça, c'est une autre histoire...)

Quitte à ne pas gagner beaucoup et à se destiner à des emplois précaires, Emma décide de se tourner vers un univers professionnel qui l'enthousiasme vraiment, l'écriture. En particulier l'animation d'ateliers d'écriture. Elle se renseigne et trouve une formation. Pas de chance, ce secteur n'est pas "tendu"... - Tendu ? qu'est-ce que vous entendez par tendu ? Moi aussi, je suis détendue...

- Non, vous ne comprenez pas, madame : ce secteur n'est pas en crise.

- Tant mieux, tant mieux ! Au moins un endroit qui donne l'espoir de travailler dans de bonnes conditions...

- Non, vous n'y êtes pas : un secteur "pas en crise" est un secteur pas prioritaire. Ce n'est pas un métier indispensable.



On ne lui accorde pas d'aide, si vous préférez...
Traduction : on n'en a pas vraiment besoin.
Ah ! Bon... Dommage.

Sortant un peu étourdie de Pôle Emploi, Emma se forme tout de même, petit luxe à 1500 euros. Emma a bien quelques heures de CPF (ex-DIF) dans sa besace, mais contrairement à ce que le nom laisse entendre (Compte Personnel de Formation), si elle les utilise, ce n'est plus 1500 € dont elle doit s'acquitter, mais 4000 €. Très intéressant puisque ses heures de CPF couvrent à peine 530 €... Le calcul est vite fait. Peu importe, elle est motivée et prête à investir temps, énergie et économies pour bénéficier de ce précieux enseignement.

Emma obtient son diplôme et dégotte quelques mois plus tard l'annonce de ses rêves : une association qui cherche, devinez quoi ? Quelqu'un pour animer des ateliers d'écriture ! Ni une ni deux, elle postule et obtient un accord oral d'embauche.

Oui mais voilà : le contrat proposé est un contrat aidé par l'état. Le fameux CUI-CAE. Pour y accéder, il faut satisfaire certains critères, qui changent au gré des arrêtés préfectoraux. Lorsqu'elle part à l'entretien, Emma est sûre de son sort : elle remplit les critères (être au chômage). Mais quelques jours après son entretien, les critères ont changé. Il lui faut désormais être "chômeur longue durée". Ou bien au RSA. Ou encore habiter un quartier prioritaire. Allons bon.

Privée d'emploi depuis 2013, Emma estime que quatre années, même entrecoupées de petits boulots ça et là, forment un temps suffisant pour être décemment étiqueté "chômeur longue durée". Mais en vertu d'une règle sortie de son chapeau (12 mois d'inscription en continu sur les 18 derniers), son conseiller la retoque. Sa promesse d'avenir s'envole comme un oiseau, dans un cui-cui moqueur.

Emma se renseigne alors sur son quartier : il n'est pas prioritaire. Comme ses voisins ont majoritairement du travail, eh bien... ça lui apprendra : elle n'a qu'à en avoir un aussi. Ou alors déménager (un jeu d'enfant, quand on est sans contrat). Et toc.

Dernière piste : le RSA. Vous me direz, si elle ne travaille plus depuis longtemps, elle ne doit plus être indemnisée par Pôle Emploi et doit donc pouvoir prétendre au revenu de solidarité active. Pensez-vous ! Son concubin (bouh, le vilain mot !) touche des Assedic pour compléter ses petits salaires intermittents... Or, si monsieur gagne, madame n'a qu'à lui quémander de l'argent de poche pour vivre. Une bien belle leçon au pays des droits de la femme. Encourageant pour l'émancipation de l'individu au sein du couple.

En résumé, si tu n'as pas d'allocations chômage et n'es pas non plus au RSA, non seulement tu n'as pas d'aide financière mais en plus cette situation te prive de l'accès à l'emploi (dit « aidé »... quasiment le seul disponible dans les domaines qui intéressent Emma). Vous me suivez ? Moins tu bosses, moins tu gagnes, moins tu peux bosser et donc... moins tu gagnes. CQFD.

Pour sortir de ce labyrinthe kafkaïen, Emma se tourne vers son « conseiller personnel Pôle Emploi » pour lui demander, un brin énervée, comment se fait exactement le calcul du fameux "chômage longue durée". Le message revient avec un couperet : « La requête est stoppée par votre conseiller ». Elle reformule, en enlevant l'affect. Même réponse imperturbable du système. « La requête est stoppée par votre conseiller ». En dernier recours, elle sollicite un simple rv. « La requête est stoppée par votre conseiller ». Qu'importe, Emma décide de saisir le médiateur national de Pôle Emploi, qui renvoie sa requête vers le médiateur régional.

Des semaines s'écoulent pendant lesquelles sa future potentielle employeuse s'impatiente gentiment en l'encourageant. Entretemps, incrédule, Emma s'en va naïvement reposer la question du calcul du chômage longue durée à une autre agence pour l'emploi : cette fois, on lui apprend qu'elle compte 19 mois d'inscription sur les 36 derniers, en vertu de quoi elle est éligible au contrat aidé, mais à hauteur de seulement 60%. Quelques jours plus tard, Emma reçoit un courriel l'informant que, totalisant plus de 24 mois sur les 36 derniers, elle est éligible au CAE. Le médiateur conclut sa lettre en se déclarant "satisfait d'avoir répondu à vos attentes", comme si l'heureuse issue dépendait de sa volonté propre.

La victoire a un arrière-goût d'injustice. Emma se dit que l'individu est bien fragile face à la machine à broyer les élans. Qu'est chanceux celui qui s'acharne, recoupe les informations et ne s'arrête pas au premier avis d'un conseiller peu zélé. Que quelqu'un d'autre à sa place, plus docile ou maîtrisant moins la langue, aurait pu se décourager et passer à côté du poste. Elle songe à son avenir suspendu aux ailes frêles de son CUI-CUI. Un dispositif qui offre un "avenir" en levant les obstacles qu'il a lui-même posés. En attendant, plusieurs noms d'oiseaux lui viennent à l'esprit pour qualifier son conseiller...



TAOUS À MARSEILLE !



J'AI
CONNU LA
LIBERTÉ AVANT MES
DIX ANS : JE SOR-
TAIS, JE JOUAIS AVEC
MES COPINES, NOUS
FAISONS DES
BALADES...



DÈS
QUE J'AI EU DIX ANS,
JE N'AI PLUS EU LE DROIT
DE SORTIR. MES PARENTS NE VOU-
LAIENT PAS. J'AI ARRÊTÉ L'ÉCOLE.
ENSUITE, ASSEZ TÔT, JE ME SUIS MARIÉE.
J'AI VÉCU AUX CÔTÉS D'UN HOMME
TOUTE MA VIE. JE N'AI JAMAIS ÉTÉ
VRAIMENT INDÉPENDANTE.



QUAND
MON MARI ÉTAIT À MES
CÔTÉS, JE ME SENTAIS TRAN-
QUILLE, MAIS C'ÉTAIT COMME ÊTRE
SUR UNE
AUTRE PLANÈTE...

DEPUIS QU'IL
N'EST PLUS LÀ, JE
SUIS COMPLÈTEMENT
SEULE, J'AI L'IMPRES-
SION D'AVOIR ATTERRI
SUR CETTE PLANÈTE-
CI.



JE M'Y PROMÈNE COMME UNE
EXTRATERRESTRE.
JE NE VOIS PAS LA COULEUR
DES CHOSES, JE NE PARLE
PAS LA MÊME LANGUE QUE
LES GENS AUTOUR DE MOI,
JE NE COMPRENDS PAS LEUR
ÉCRITURE, JE NE SUIS PAS
COMME EUX...

JE NE SUIS JAMAIS SORTIE AU BORD
DE LA MER, JE NE SUIS JAMAIS
ALLÉE AU CINÉMA...

... J'AI PEUR D'Y
ALLER SEULE.

J'AI PEUR DE
TOUT.



QU'EST-
CE QUE JE
FERAIS SI JE
POUVAIS ?

TOUT !
LES CHOSES
LES PLUS NOR-
MALES...
ET TOUTES CELLES
QUE JE N'AI
JAMAIS FAITES...



JE VOUDRAIS DÉCOUVRIR MA
FORCE, MON COURAGE, MON AU-
TONOMIE, ME SENTIR À L'AISE...
ENTIÈRE.



J'IRAIS À
LA MER...

AU CINÉMA...

JE PRENDRAIS LE BUS, LE MÉTRO
ET MÊME LE TRAIN POUR MONTER
À PARIS VOIR MA FAMILLE.
JE ME PROMÈNERAIS,
TOUT SIMPLEMENT.
TRANQUILLE.

CE RÊVE, J'AI PU LE RÉALISER GRÂCE À LA
BAGUETTE MAGIQUE. JE ME SUIS DONNÉ
LE DÉFI DE PARTIR UNE JOURNÉE ENTIÈRE À
LA DÉCOUVERTE DE MARSEILLE



**SON INCROYABLE VOYAGE, DE LA CASTELLANE
AU CENTRE-VILLE DE MARSEILLE...
... D'UN COUP DE BAGUETTE MAGIQUE !**



Issu du groupe de rédaction de la Baguette Magique, le chantier du Fait main, né en janvier 2017, offre un espace de création à toutes celles qui en ont envie ou besoin. L'idée est de mutualiser des équipements (comme les machines à coudre), de travailler au maximum avec des matériaux de récupération et d'échanger des compétences dans l'objectif de créer des choses en commun. Des couturières ou stylistes viennent partager leur savoir-faire, leur expérience professionnelle et leurs méthodes.

Nombre de femmes savent coudre, tricoter, broder, crocheter, cuisiner... Mais ces talents sont rarement valorisés au sein de leur ménage, de leur entourage ou dans la société. Chaque lundi matin, le chantier du Fait main permet de pratiquer des activités manuelles, d'acquérir de nouvelles compétences, de donner de la valeur aux créations réalisées, de les montrer et pourquoi pas, dans le futur, de songer à les vendre pour en tirer quelques revenus. Robes, sacs brodés, tricot, bijoux, chaussons, gâteaux... : aucune limite à l'imagination et à la création !

"Je ne faisais plus ça depuis longtemps... ça me revient maintenant."

"J'ai descendu au local la machine à coudre que j'avais chez moi et que je n'utilisais jamais... Au moins ici, je peux apprendre à m'en servir !"

"Chez nous, tout le monde apprend à faire du tricot depuis le plus jeune âge ; j'ai toujours fait de petites choses pour la famille mais je n'ai jamais pensé à créer des choses à vendre..."

"Ce sac n'a pas de prix ! J'ai perdu plein de temps dessus mais j'ai appris des choses en le faisant. Du coup, le prochain ira plus vite !"

"Je suis partie au centre-ville voir combien coûtent des habits comme ceux que je confectionne. Ils ne sont pas chers du tout... mais rien à voir avec les miens !"

"Où ce chantier du fait main nous mènera-t-il ? Je n'en ai aucune idée. On verra."

"Quand tu crées, tu aimes les choses que tu as créées ! Tu as envie de les garder ; mais si je pouvais les vendre, pourquoi pas !"

BAKLAVA



On retrouve ce gâteau dans toute la cuisine arabe, grecque, maghrébine, chypriote, turque et moyenne-orientale. Son origine est très controversée : plusieurs pays en revendiquent la paternité et les recettes sont propres à chaque pays. L'histoire que nous connaissons raconte que le sultan turc Abdelhamid avait une cuisinière prénommée Lava. Elle fit un jour un gâteau en l'honneur d'un invité du sultan. Ils le mangèrent, le trouvèrent délicieux. Le sultan dit à son invité : « Regarde ce qu'a fait Lava », qui se dit « Bak Lava ». Les Turcs ont ensuite exporté ce gâteau au Maghreb puis vers l'Orient.

Pour la pâte :

4 mesures de farine
1 mesure de beurre fondu
1 mesure d'eau de fleur d'oranger
1 œuf
1 pincée de sel
Tout mélanger.

Laisser reposer la pâte 1 heure à température ambiante

Pour la farce :

3 mesures d'amandes concassées
1/2 mesure de beurre
1/2 mesure de sucre cristal
1 pincée de cannelle (ou de vanille, selon votre goût)
Mélanger le tout.

Étaler finement la pâte. Découper 10 feuilles de cette pâte. Dans un grand plat allant au four, empiler 5 feuilles en alternant feuille de pâte et beurre fondu étalé au pinceau. Sur les 5 feuilles de pâte empilées, déposer la farce. Couvrir des 5 dernières feuilles, alternées avec du beurre fondu. Verser par-dessus le reste du beurre fondu. Tracer des lignes parallèles puis des lignes diagonales, de façon à former des losanges. Au cœur de chaque losange, déposer une amande entière. Enfourner à 180°C pendant environ 45 minutes. À la sortie du four, arroser de miel froid et laisser reposer une nuit.

CHEBAKIA



Ce gâteau se consomme dans les pays du Maghreb pour les fêtes, le ramadan et les mariages. Le nom *chebakia* est marocain. En Algérie, on l'appelle *griwach*, en France, oreillettes. Il a une histoire. Cette histoire s'est passée pendant l'occupation ottomane. Un vendeur de rue ambulant vendait tous les jours un gâteau au miel. Il tournait dans le quartier et chaque fois, une fille le regardait par la fenêtre, à demi-cachée, et lui commandait de ces gâteaux. Il tomba amoureux d'elle. De retour chez lui, il refit son gâteau au miel mais le tressa pour le faire ressembler à la fenêtre derrière laquelle la jeune femme lui apparaissait. Puis il lui offrit le gâteau en cadeau pour lui demander sa main.

3 mesures de farine de blé
1 mesure de beurre fondu
1 sachet de levure chimique
1 œuf
1 pincée de sel
Du safran pour la couleur
De l'eau de fleur d'oranger diluée dans l'eau

Tout mélanger jusqu'à obtention d'une pâte. Laisser reposer une demi-heure au frais. Sortir la pâte du réfrigérateur. L'étaler, découper des carrés puis tracer au milieu de chaque carré plusieurs lignes verticales sans toucher les bords. Tresser les lanières ainsi faites. Faire cuire dans un bain d'huile. Une fois bien frit, tremper le gâteau dans le miel, puis le saupoudrer de graines de sésame.

KHARIBIA



Ce gâteau d'origine turque fait partie de l'héritage turc laissé aux habitants du Maghreb. C'est un biscuit très populaire, qu'on trouve toute l'année. Son nom veut dire exil. On lui a donné ce nom parce qu'il était surtout prisé par les gens en exil, les étudiants qui s'expatriaient pour leurs études, ou les pèlerins qui partaient longtemps. En français, on le connaît sous le nom de mantecao. Composé uniquement de beurre, de sucre et de farine, il est facile et rapide à préparer et se conserve très bien pendant plusieurs semaines.

500g de farine
250g de beurre mou
250g de sucre glace
Cannelle (mais on peut aussi mettre de la pistache ou des cacahuètes)

Mélanger tous les ingrédients jusqu'à obtention d'une pâte sablée. Former des boules de pâte. Les parsemer de cannelle (ou de pistaches ou cacahuètes concassées) Cuire les boules au four à 180°C, pendant 20 minutes.

IL ÉTAIT UNE FOIS... UNE HISTOIRE D'OBSTACLES !

Comment surmonter les obstacles liés aux relations humaines ? La littérature, et en particulier le conte, dispose de multiples ressorts pour abattre les entraves : chance, hasards heureux, retournements inopinés, interventions divines et... magie. Ah ! si nous pouvions nous aussi, comme dans les contes, bénéficier du secours de la magie pour dépasser nos propres obstacles !
Voici l'histoire de deux jeunes gens, un frère et une sœur. Ces deux héros doivent lutter contre la jalousie, la convoitise, le mensonge et l'hypocrisie. Pour survivre, ils doivent se montrer patients, endurents, téméraires. Savoir se méfier ou faire confiance. Ce conte a voyagé, s'est adapté aux époques et aux régions traversées; mais que la malédiction donne un cerf ici ou un chevreuil là, que le prince soit fils de roi ou de sultan, on y retrouve toujours ces mêmes obstacles humains, tristement universels.

Il était une fois un frère et une sœur, Valérie et Valérien, qui vivaient dans une grande maison avec leur père.



Leur père, chef du village, était un homme aisé et digne, respecté par tous, marié à une belle et gentille femme. Un jour, leur domestique, jalouse de l'épouse, versa du poison dans sa nourriture afin de la tuer et de prendre sa place. Son plan réussit : l'homme était si abattu par le chagrin qu'il se laissa duper par les soins et les mots doux que la méchante femme lui prodigua et finit par se remarier avec elle. Mais il était loin de soupçonner la cruauté de sa nouvelle épouse.



La marâtre, qui avait une fille, voulut partir s'installer dans un autre village, mais sans Valérie et Valérien, juste elle, sa propre fille et son mari.
Pour écarter les deux enfants sans éveiller les soupçons sur ses mauvaises intentions, elle donna à Valérien une grosse pelote de laine noire et lui dit : va la laver à la rivière jusqu'à ce qu'elle devienne blanche. À Valérie, elle donna une grosse pelote de laine blanche et lui dit : va la laver à la rivière jusqu'à ce qu'elle devienne noire.
Le frère et la sœur se rendirent à la rivière et y passèrent un long moment à laver les pelotes. Pendant ce temps, tous les villageois déménagèrent.
Un corbeau qui passait près de la rivière, voyant Valérie et Valérien occupés à laver leurs pelotes de laine, leur demanda : que faites-vous là ? Le frère et la sœur lui racontèrent leur histoire.
- Comme vous êtes naïfs ! La laine blanche restera blanche, la laine noire restera noire. Et pendant ce temps, tout votre village a migré. Vous voilà seuls ici.
Se sentant un peu coupables d'avoir mis tant de temps à laver leur pelote, Valérie et Valérien se mirent alors en quête de leur famille. Ils marchèrent longtemps. La fatigue, la faim mais surtout la soif les éteignirent. Ils trouvèrent un point d'eau. Les voyant sur le point de s'y abreuver, le corbeau leur fit signe de ne pas boire.
- Cette source s'appelle la fontaine aux serpents. Son eau est maléfique : elle transforme celui qui la boit en serpent. Le frère et la sœur reprirent donc leur chemin, assoiffés ; à la nuit tombée, ils s'endormirent la gorge sèche.
À leur réveil, Valérie et Valérien n'y tenaient plus. À la première source qu'il trouva, le frère se précipita. Le corbeau n'eut pas le temps de l'avertir « cette source s'appelle la fontaine aux... » que Valérien avait déjà avalé une gorgée d'eau : il fut aussitôt transformé en un magnifique cerf.
Sa sœur pleura longuement sur l'animal, qui lui demanda pardon... Ensemble, ils décidèrent de poursuivre leur quête. Les années passèrent et jamais, ils ne trouvèrent le nouveau

village. Jusqu'au jour où ils croisèrent la route du fils du Roi, en pleine partie de chasse. Quand le prince vit le cerf, il voulut le tuer, mais Valérie le

supplia de n'en rien faire.
- C'est mon cerf, je vous en prie, ne le tuez pas !
Touché par la beauté de la jeune fille, le prince épargna le cerf et demanda à Valérie ce qu'elle faisait, seule, dans cette immense forêt pleine de dangers. Valérie lui conta son histoire, en prenant bien soin de ne pas mentionner son frère. Le prince invita alors la jeune fille dans son palais ; devant l'insistance de Valérie de ne pas la séparer de son cerf, il accepta que l'animal restât avec elle.
Appréciant la gentillesse de la jeune fille, le Roi demanda à son fils d'épouser Valérie. Le mariage eut lieu, et le roi fit interdire la chasse au cerf dans tout son royaume.
Le temps passa ; le cerf allait et venait partout librement, sans danger. La jeune femme avait presque oublié leur malheur tant elle était comblée par sa nouvelle vie.
Mais un jour, en gambadant aux abords d'un village, le cerf aperçut sa demi-sœur, la fille de sa marâtre. Il la suivit jusqu'à son habitation puis retourna tout raconter à sa sœur. À son tour, Valérie en parla au prince, qui proposa à sa femme d'inviter toute sa famille au palais.
La marâtre, en découvrant le bonheur de sa belle-fille, devint à nouveau très jalouse, et n'eut plus qu'une seule idée en tête : faire en sorte que sa propre fille prit la place de sa belle-fille auprès du prince.
Elle s'arrangea pour attirer le Roi près de la fontaine aux serpents, puis lui tendit un piège pour le faire boire de son eau. Le Roi se transforma aussitôt en un effrayant serpent à sept têtes. Puis la marâtre alla raconter au prince que le royaume voisin avait capturé le Roi. Le prince partit sans attendre à la recherche de son père.
Débarrassée du Roi et de son fils, elle s'attaqua ensuite à sa belle-fille : lors d'une promenade en forêt avec Valérie, où elle faisait mine de la consoler du départ précipité de son époux, la marâtre la poussa dans un puits. Heureusement, la chute de Valérie fut amortie par un serpent à sept têtes, qui avait trouvé là un abri.
Valérie ne pouvait pas se douter que ce serpent était son beau-père, le Roi. Et celui-ci, frappé par le mauvais sort de la fontaine, ne pouvait pas parler.
Il la recueillit cependant comme l'une des siens. Touchée par sa bienveillance, Valérie se confia à cet étrange serpent et lui apprit ainsi qu'elle était enceinte.
Pendant ce temps, la marâtre poursuivait son projet machiavélique : ayant compris que le cerf n'était autre que Valérien, elle le fit enfermer dans un enclos.
Une fois tout ce petit monde écarté, la fille de la marâtre vint occuper le palais.
Le prince finit par rentrer au royaume ; surpris par le changement d'apparence de sa femme, il lui demanda :
- Ton regard n'est plus le même, que s'est-il passé ?
Elle répondit : l'eau du village me l'a changé.
- Pourquoi ta peau est-elle si mate ?
- Le soleil l'a brunie.



- Pourquoi n'as-tu plus le même sourire ?
- Parce que tu étais parti, mon prince !
Et il se laissa berner par ces doux mensonges.
- Et pour fêter ton retour, mon prince, je t'offre mon cerf. Nous le mangerons lors du repas qui sera donné en l'honneur de ton retour.
Le prince fut bouleversé par ce qu'il prit pour une belle preuve d'amour et accepta.
Au fond du puits, chaque jour, Valérie appelait inlassablement son frère.
Elle était épuisée par son sort misérable. Elle n'avait plus d'espoir.
Elle finit par accoucher de jumeaux, qu'elle appela Corne d'argent et Corne d'or.
Au palais, on aiguisait les couteaux pour tuer le cerf. Sous une immense marmite, on alluma un grand feu pour faire



bouillir l'eau où le cerf serait plongé. Avant que l'eau n'arrive à ébullition, le corbeau refit son apparition : il vola vers la fontaine aux cerfs, y préleva une goutte d'eau qu'il fit tomber sur le malheureux cerf en disant « ta sœur est dans le puits ». À la seconde où l'eau toucha le cerf, celui-ci reprit forme humaine.
Assistant à cette transformation miraculeuse, le prince comprit que quelque chose d'anormal se tramait. Valérien se présenta à lui, lui raconta toute l'histoire, sa transformation en cerf, le piège tendu à tous par sa marâtre et la ruse de sa demi-sœur. Sans attendre, le prince et le frère partirent chercher Valérie dans la forêt, guidés par le corbeau. Arrivés au puits, le prince voulut descendre tout au fond mais son épouse le mit en garde : « Un serpent m'a recueillie ; avec moi il est bienveillant, mais je ne sais comment il réagira en te voyant. »
- Pour sortir Valérie du puits, conseilla alors le corbeau, il vous faut sacrifier un mouton recouvert de sel, de beaucoup de sel.
Valérien et le prince jetèrent alors un mouton salé au fond du puits. Le serpent le dévora et ressentit aussitôt une soif infinie. Il absorba toute l'eau du puits puis rampa jusqu'à la fontaine aux serpents, où il but à nouveau pour étancher sa soif. Lorsque l'eau entra dans la bouche du serpent, celui-ci retrouva son apparence humaine.
Valérie fut sauvée, ses deux enfants aussi. Valérien, le prince et le Roi partirent tous à la poursuite de la marâtre.

À suivre...

DECOUVERTES

Marseille

LA CABRO ESTELADO

Après 18 ans dans l'imprimerie et 5 dans le BTP, Eric est devenu chevrier-fromager à Septèmes les Vallons. Si vous souhaitez le rencontrer et goûter ses délicieux fromages, il vous attend avec plaisir sur son exploitation.

11 chemin de Freyguières,
13240 Septèmes les Vallons
www.facebook.com/La.Cabro.Estelado

Le Miel du Vallon des Mayans

C'est au Vallon des Mayans, au pied du massif de l'Étoile, que les ruches d'Agnès et Louis sont installées. Le "miel des Mayans" est une sorte de « cartographie gustative » du quartier, les abeilles butinant dans un rayon de trois kilomètres autour de la ruche : l'été, elles transhumant à Valensole pour faire le fameux miel de lavande, et rapportent des Cévennes le miel de châtaignier.

Contactez Agnès et Louis via le site internet d'Hôtel du Nord
www.hoteldunord.coop/agnès-et-louis

Gare Franche

À la fois bastide, salle de spectacle (ancienne usine) et jardins partagés, la Gare Franche est un lieu atypique au milieu des quartiers Nord : ancrage de la compagnie théâtrale Cosmos Koley, c'est aussi une résidence pour artistes (Artiste à l'a(e)ncore). C'est surtout un lieu ouvert aux voisins et visiteurs de passage, une zone de circulation entre le Plan d'Aou et le noyau villageois de Saint-Antoine. Une enclave verte et poétique au cœur du 15^e arrondissement, qui œuvre au désenclavement du quartier.

www.lagarefranche.org

Tralala-Tralalère

Bain d'art et de culture pour les tout petits (ateliers, spectacles, jeux...). Tralala-Tralalère est un festival gratuit pour les 0-6 ans et leurs familles, organisé par la Compagnie du Kafoutch' à Gréasque.

À découvrir et à soutenir afin que ça continue à exister !

L'édition 2017 a lieu samedi 27 mai au Château de Gréasque de 10h à 18h.

www.tralala-tralalere.fr

Le Chalet arts et loisirs - centre aéré

« Le Chalet, on l'aime ! Là-bas, il y a un grand champ où les enfants peuvent courir et jouer pendant la pause. Il y a un aménagement du jardin avec un parcours découverte (fleurs, légumes, maison du hérisson...). Le fonctionnement se fait par groupe d'élèves de deux écoles de quartiers différents. Chacune des deux maîtresses conduit un atelier qu'elle propose (un le matin et un l'après-midi) et chaque matin, une maîtresse gère l'atelier cuisine (préparation du gâteau pour le goûter). Il y a d'autres ateliers pris en charge par les animateurs (le cycle de l'eau, le recyclage, les déchets...). On déjeune tous ensemble ! C'est le bus de la mairie du 15/16 qui transporte les élèves sur le site. » Agnès, maîtresse de CP à la Castellane.

20 rue Vert Clos, 13015 Marseille
Tél. : 04 91 96 24 95

Auto-école MADE-ECIM

Auto-école sociale et plateforme pour l'accès à l'emploi des personnes en difficultés, par la mobilité citoyenne ;

« LE PERMIS DE CONDUIRE POUR TOUS ! »

8 boulevard des Italiens, Bassens, 13015 Marseille
<https://fr-fr.facebook.com/madeecim/>

Centre de jour Alzheimer "Les pensées".

Centre d'accueil pour personnes âgées dépendantes ou atteintes de la maladie d'Alzheimer, ayant pour objectif de maintenir l'autonomie et la socialisation. Un soutien remarquable aux aidants et aux familles.

6 impasse du Terminus, Saint-Antoine, 13015 Marseille
Tél. 04 91 65 55 55

La Cantine du Midi et la Drogheria.

Une cuisine et une épicerie associatives au cœur de la Belle de Mai. De bons produits - artisanaux, locaux et parfois bios - des petits prix, un bon esprit et des repas de soutien. Et énormément de rencontres à faire.

Tout simplement à découvrir !
36 rue Bernard, 13003 Marseille
www.cantinedumidi.wordpress.com

Djivani créations

Créatrice de mode marseillaise d'ici et d'ailleurs, autodidacte, Fatima crée des accessoires à base de matériaux de récupération, des pièces uniques ou des séries limitées. Une femme guerrière et très gentille issue de la Savane !

Facebook : djivani creations



La Gazette de la Roug'

Gazette de quartier réalisée par des habitants de la Rouguière.

Média local sans censeur, qui a vu le jour à la cité de la Rouguière, dans le 11^e arrondissement de Marseille, grâce à la belle énergie des travailleurs du centre social du quartier, au départ, mais surtout grâce à ses habitants, qui se sont impliqués jour après jour dans la rédaction des articles. Une œuvre collective qui donne envie de se faire lire...

www.csrrouguiere.com/la-gazette-de-la-roug



Le Titap

Journal fait par et pour les enfants. Si vous voulez le découvrir, allez le chercher à l'association Petitapeti, à la Joliette. Un petit lieu pour de grandes choses !
3 bis rue d'Hozier, 13002 Marseille

POINTS DE VUE INSOLITES

Esprit bavard - L'Algérie autrement dite, autrement vue

Site web et magazine papier de 200 pages. L'actualité algérienne décortiquée, analysée, commentée sous la loupe de nombreux regards : journalistes, sociologues, historiens, artistes... qui peuvent se rejoindre, s'entrecroiser ou s'opposer, donnant lieu à un débat d'idées, à des échanges ou à des confrontations. Tout cela avec assez de recul et de distance pour aller au-delà de l'information immédiate, éviter les raccourcis et tenter d'approcher autant que possible la complexité de l'Algérie dans ses dimensions sociétale et culturelle.

Des pistes de réflexion pour nous donner envie de nous poser les bonnes questions, de nous forger notre propre regard sur nous-mêmes, de regarder le passé sans nostalgie, de nous affranchir du regard réducteur de l'extérieur, de prendre conscience de la richesse de notre diversité, d'apprendre à vivre ensemble dans l'harmonie en respectant nos différences.

ESPRIT BAVARD
L'ALGÉRIE AUTREMENT DITE, AUTREMENT VUE



Ma cité vue de l'intérieur

Blog géré par Safya dila Duch', habitante de la Duchère, cité de Lyon.

Pourquoi « vue de l'intérieur » ?

Parce que beaucoup de Français ignorent tout de nos quartiers et s'en sont fait une opinion sur des élucubrations souvent malsaines !

Nos cités sont à la mode, un fonds de commerce pour certains, un moyen d'atteindre des objectifs politiques pour d'autres... Pourtant chaque article que j'ai lu au sujet des cités est en décalage avec la réalité... Pire encore, cette méconnaissance creuse les écarts entre les Français.

Animée par un profond sentiment d'injustice, j'ai eu envie d'écrire, avant tout pour moi-même afin d'évacuer le stress lié à ce préjugé, mais aussi pour mes enfants et mes concitoyens car ce ressenti est très souvent partagé...

macitevueinterieur.wordpress.com



Panthère première

Revue sauvage et adepte de la grrritique sociale, sort des fourrés en septembre 2017. Au menu : des enquêtes, des réflexions, des récits qui explorent les intersections entre sphères dites privées ou intimes (famille, enfance, souvenirs, habitat, corps, sexualité...) et phénomènes qui cherchent à faire système (État, industrie, travail, colonialisme, rapports de genre...). En bref, vous y apprendrez pourquoi Alzheimer, les mauvaises herbes et le trafic de fringues sont les terreaux de la révolution qui vient... À bientôt en librairies !

Med'in Marseille

Média euroméditerranéen des diversités à Marseille. Traitant de politique, de culture, de société ou encore de sport, ce journal en ligne proclame : "Pour une vraie diversité d'informations, il ne suffit pas d'éviter les mauvaises coupes !" <http://www.med-in-marseille.info>

REDACTION

CHAFIA HATRI
FADILA MOUSSA
FADILA LOUHAB

ELARIDA SAHKI BENNICHE

HAYETTE RACHEF

SAKINA MANA KHELIL

SAMIA FERIEL

SOUAD ABDELLI

SORAYA MEGHIRECHE

TAOUS IKHERBANE

FRANCESCA RIVA

ALICE ROSA

LUCIE MICHEAU

DELPHINE BOLE

EMILIE RECOULES

Maquette : Alice Rosa, Delphine Bole
Accompagnement à l'écriture : Delphine Bole,
Francesca Riva, Emilie Recoules
Relecture et correction des textes : Delphine Bole
Conseil graphique : Jeanne Carminati, Alice Rosa
Accompagnement journalistique : Julia Zortéa
Coordination : Francesca Riva

Moyens : un tricot de petits financements qui nous permet d'imprimer cette Baguette Magique, mais aussi de payer les compléments des contrats précaires de l'équipe de 3.2.1 et d'indemniser dans les limites du possible l'énorme engagement bénévole de chacune des femmes rédactrices; un local à disposition deux fois par semaine à la cité de la Castellane (chose pas simple en soi !) et un bureau au lokal36, à la Belle de mai, qui nous permet de garder le lien avec le centre-ville et de nous enrichir des échanges avec nos colocataires (En Chantier, Mot à Mot, Julia Zortéa). Nos autres moyens sont nos talents, nos passions et nos énergies ainsi que ceux de notre entourage.



Ont contribué à la réalisation de ce numéro, en laissant des traces dans ses pages :
les jeunes du foyer socio-éducatif du collège Henri-Barnier, la classe de 4e J de la Segpa,
les enfants de l'école maternelle Saint-André Barnier, Zohra Mrahi, Safya dla Duch', Agnès Cresta, Lénâig Le Touze, Dominique Poulain, Arnaud Fromont.

Nous remercions toutes celles et ceux qui ont collaboré avec la rédaction, nous ont soutenues ou ont été interviewés :

Gérard, Zohra, Nassera et toute l'équipe du Foyer socio-éducatif.
Tout le personnel du collège Henri-Barnier et sa coordonnatrice du réseau REP+, Dorothée Mocci, ainsi que les directeurs, maîtres et maîtresses des écoles maternelle et primaire Saint-André Barnier, qui soutiennent la Baguette Magique et nous permettent d'élargir ses pouvoirs au sein des écoles du quartier.
Les délégués de parents d'élèves, notamment Fadua, Fatima et notre "Super Maman" Véronique.
Les lycées privés et professionnels de la Cabucelle et de la Calade. Monsieur Goutsmedt du CIO.
Massilia Sound System, Quartiers Nord, l'Ostau dau país Marseilhés, L'Escolo de la Nerto, Guillaume de la Tautena.
Valérie et Habiba de l'ASCC qui supportent le volume de nos discussions lors de nos réunions de rédaction. Le centre social de la Castellane qui a permis le départ de ce long voyage.
Toute l'équipe d'Hôtel du Nord, Myriam Hamza, habitante du Verduron et Marie-Noëlle Battaglia, documentariste.
Dominique Reinoso et toute l'équipe de la Gare Franche. Magali Braconnot de la Compagnie du Kafoutch.
Myriam El Marrakchi et ses collègues de Mot à Mot pour leur disponibilité. Leonardo Donnalioia de InCittà pour nous mettre à jour sur les avancements du PRU.
Khadidja, la maman de Mourad, Abdel Omar, Judi et tous les Syriens qui ont bien voulu partager avec nous leur histoire.
Merci surtout aux petits qui ont participé à nos ateliers.
Tous les curieux qui sont passés nous voir tout au long de l'année.
Sandrine et Sabine des Céméa, qui nous ont aidées à réfléchir au fonctionnement de notre équipe de rédaction (quelle aventure !)
Julia Zortéa qui nous a dévoilé l'utilité d'un chemin de fer dans la rédaction d'un journal.
Jeanne Carminati qui nous a fait inciser, graver, jouer avec les encres et Amélie Laval qui nous a aidées à définir la charte graphique (... quel gros mot !) de notre Baguette Magique.
La Cantine du Midi qui nous permet de faire connaître notre projet à plein de monde, de passer de bons moments aux fourneaux... et de reprendre des forces entre deux articles !
Un grand merci à ceux que nous avons oubliés, à tous ceux qui nous aident à diffuser et à porter loin notre magazine.
Merci à nos partenaires qui soutiennent notre aventure.



Magazine aléatoire publié par l'association 3.2.1.
Awanak edizioni : 36 rue Bernard, 13003 Marseille.
Tel : 09 51 71 12 81 - awanakedizioni@gmail.com
ISSN 2428-6656 - Imprimé par CCI Marseille.